



HAL
open science

Les Grecs par-delà les murs : inscriptions et échanges culturels dans le monde grec antique

Sylvain Perrot

► **To cite this version:**

Sylvain Perrot. Les Grecs par-delà les murs : inscriptions et échanges culturels dans le monde grec antique. Bulletin de l'ARELAS-CNARELA, 2020, 40, pp.68-90. halshs-03086251

HAL Id: halshs-03086251

<https://shs.hal.science/halshs-03086251>

Submitted on 5 Jan 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Dossiers d'étude pour l'enseignement des langues anciennes

*La Peste d'Athènes (détail), François Perrier, huile sur toile, 72x97,5 cm, vers 1640
(Musée des Beaux-Arts de Dijon, © photo François Jay)*

ARELAS

CNARELA

Bulletin n° 40
Année 2020
ISSN 0249-6631

SOMMAIRE

Éditorial	p. 5
I. Vie de l'association	
Membres du bureau	p. 7
Compte rendu de l'AG de l'ARELAS-CNARELA du 11 janvier 2020	p. 8
Rapport financier	p. 13
Compte rendu de l'AG de la CNARELA du 26 janvier 2019	p. 15
Activités pédagogiques	
- dans la presse: exposition <i>Super muris</i>	p. 27
- Dossier Olympiades 2020	p. 28
II. Conférences et communications	
Liberté et servitude dans le monde romain	p. 36
<i>par Michel Humm</i>	
Dangers, aventures, connaissances : les héros et la mer chez Homère	p. 57
<i>par Luana Quatrocelli</i>	
Les Grecs par-delà les murs : inscriptions et échanges culturels	
dans le monde grec antique	p. 68
<i>par Sylvain Perrot</i>	
L'enseignement du grec en France	p. 91
<i>par Delphine Viellard</i>	
III. Documents pédagogiques	
Une nouvelle figure de l'affranchi : étude des paragraphes LVII et LVIII du <i>Satiricon</i>	p. 99
<i>par Olivier Autelin</i>	
Oraux et écrits de latin et de grec organisés pour les élèves volontaires	p. 110
Programme limitatif pour l'enseignement de spécialité de littérature	
et langues et cultures de l'Antiquité en classe terminale	p. 121
Séquence sur le programme de terminale à la rentrée 2020	
Méditerranée – arts	p. 129
<i>par Alice Hopfner-Sauvanaud</i>	
Programmes de l'agrégation 2020	p. 138
IV. Antiquité et actualité	
Loimos-430 <i>versus</i> CoViD-19	p. 142
<i>par Sylvain Perrot</i>	
Compte rendu : CÉSAR, <i>Guerres</i>	p. 159
<i>par Benoît Laudenbach</i>	
Bulletin d'adhésion	p. 163

LES GRECS PAR-DELÀ LES MURS

*Inscriptions et échanges culturels dans le monde grec antique*¹

Sylvain Perrot

CNRS

Université de Strasbourg – UMR 7044 ArchiMède

Les Grecs étaient de grands voyageurs : du récit de la fondation de Marseille à celui de la fondation d'Alexandrie, des tribulations d'Ulysse à celles de Pythéas, nous ne manquons pas de textes pour dire que si les Grecs étaient en Méditerranée comme des fourmis ou des grenouilles autour d'une mare, selon la comparaison platonicienne², leur horizon n'a cessé de s'étendre, des diasporas archaïques aux conquêtes d'Alexandre et de la fondation des nouvelles cités hellénistiques à la diffusion du christianisme. Dans toute l'Antiquité, les Grecs ont exploré de nouvelles terres, parfois désertes, parfois habitées, et ils ont rencontré d'autres cultures, en Orient comme en Occident. C'est ce dont témoignent, à côté de la tradition manuscrite, les très nombreuses inscriptions grecques trouvées jusque dans les confins du monde hellénisé, de l'Ibérie occidentale à l'Ibérie géorgienne, de l'Afghanistan à l'Éthiopie. Parmi toutes ces inscriptions qui montrent les échanges que les Grecs ont pu avoir avec des peuples parfois très éloignés de leur culture, les inscriptions « bilingues » ou « trilingues » occupent une place toute particulière, car elles attestent certains échanges linguistiques, de l'emprunt de mots à l'adaptation des réalités étrangères. Encore faut-il toutefois s'entendre sur le sens à donner à « bi-

lingue » : dans la plupart des cas, le texte n'est pas traduit mot à mot et généralement les traductions, en grec ou dans d'autres langues, sont plus synthétiques, ce qui permet en négatif de déceler quelle était la langue originale. En outre, certaines inscriptions ont été qualifiées de « trilingues » alors qu'en réalité il n'y a que deux langues, mais l'une d'entre elles est écrite dans deux graphies différentes : c'est le cas de la Pierre de Rosette. Notre parcours nous conduira également à considérer d'autres inscriptions, qui témoignent de l'intérêt des peuples étrangers pour la culture grecque et leurs efforts pour écrire dans leur langue. On retiendra plus précisément le cas des inscriptions acrostiches, qui pour leur majorité ont été trouvées aux marges du monde grec, comme si cette forme poétique était utilisée comme une surenchère de culture grecque. La première partie de cet article sera consacrée aux inscriptions qui ont permis le déchiffrement de langues antiques, au travers de trois exemples : le phénicien, l'égyptien hiéroglyphique et le lycien. Puis je verrai les types d'échanges qui se manifestent dans ces inscriptions, et notamment le rôle politique de ces textes. Enfin, je reviendrai plus précisément sur la dimension culturelle de ces textes.

¹ Cet article est la version écrite et complétée de la conférence que j'ai donnée dans le cadre du festival Strasbourg-Méditerranée en novembre 2019. Toutes les traductions du grec sont miennes, sauf mention contraire.

² Platon, *Phédon*, 109b.

1. À la découverte de langues inconnues

La découverte d'inscriptions en plusieurs langues a été un facteur déterminant dans la compréhension de langues qui jusque là étaient restées un profond mystère. Les trois exemples que je traite ici sont les plus connus et présentent une cohérence géographique, puisqu'il s'agit de contacts entre les Grecs et les civilisations orientales : la Phénicie, l'Égypte et l'Anatolie.

a. Le déchiffrement du phénicien

C'est la découverte des « cippes de Melqart » sur l'île de Malte qui devait permettre le déchiffrement du phénicien au XVIII^e siècle. Trouvés un siècle plus tôt par les chevaliers de l'Ordre de Malte, ils sont aujourd'hui séparés, l'un au Musée du Louvre (inv. AO 4818)³ et l'autre au musée de La Valette. Celui du Louvre a été offert par le chevalier Rohan, grand-maître de l'Ordre, à Louis XVI : il deviendra la propriété de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, puis de la bibliothèque Mazarine et enfin du Louvre en 1864, à l'initiative du grand orientaliste Antoine Isaac Silvestre de Sacy (mais de façon posthume). Constitués de deux parties, un bloc parallélépipédique qui fait penser à un petit autel et un pilier représentant un « candélabre » décoré de feuilles d'acanthe, ces cippes portent chacun une inscription en phénicien et en grec, qui date du II^e siècle avant J.-C., à un moment où Malte est sous occupation romaine. Mentionnée dès 1694, l'inscription est copiée en 1736 par Jean-Claude Guyot de La Marne, chevalier de l'Ordre. C'est à l'abbé Jean-Jacques Barthélémy (1716-1795) qu'il revient d'avoir percé le code des caractères phéniciens⁴, se fondant sur l'hypothèse qu'il s'agit d'un même texte dans deux langues différentes⁵. Maîtrisant parfaitement le grec – on le connaît aujourd'hui encore pour son fameux *Voyage du jeune Anacharsis en Grèce* (1788)⁶ – l'abbé Barthélémy cherche à reconnaître dans le phénicien les noms propres grecs. Il part du principe que le phénicien est une langue sémitique et que comme l'hébreu, les caractères sont uniquement consonantiques. Il cherche donc des séquences consonantiques semblables aux mots grecs ou à des mots hébreux, par exemple *dnn* (« à notre seigneur ») ou *bn* (« fils »). Il avait également l'intuition que les Grecs avaient assimilé le dieu phénicien Melqart à Héraklès. À partir de ces hypothèses, l'abbé Barthélémy a ainsi pu déchiffrer les dix-huit caractères différents de l'inscription, sur les vingt-deux que compte au total l'alphabet phénicien. Les similitudes de graphie avec le grec, puisque l'alphabet grec est dérivé de l'alphabet phénicien – ce que les Grecs rappelaient par le mythe de Cadmos qui a apporté en Grèce les *φοινίκεια γράμματα*⁷ – l'y ont aidé. D'autres inscriptions lui permettront de déchiffrer encore deux lettres, et c'est un tableau presque complet qu'il publie en 1764. Voici le texte de l'inscription :

l'dnn lmlqrt b'l šr š ndr 'bdk 'bd'sr w'hy 'sršmr šn bn 'sršmr bn 'bd'sr kšm' qlm ybrkm

« À notre seigneur, à Melqart, seigneur de Tyr, [c'est ce] qu'ont voué ton serviteur 'Abdosir et son frère 'Osirchamar, les deux fils de 'Osirchamar, fils de 'Abdosir, parce qu'il a entendu leur voix. Qu'il les bénisse ! » (traduction A. Duclos)

ΔΙΟΝΥΣΙΟΣ ΚΑΙ ΣΑΡΑΠΙΩΝ ΟΙ ΣΑΡΑΠΙΩΝΟΣ ΤΥΡΙΟΙ ΗΡΑΚΛΕΙ ΑΡΧΗΓΕΤΕΙ

« Dionysios et Sarapiôn, fils de Sarapiôn, de Tyr, à Héraklès Archégète »

³ <https://www.louvre.fr/oeuvre-notices/cippe-de-malte>.

⁴ Fr. Briquel-Chatonnet et É. Gubel, *Les Phéniciens. Aux origines du Liban*, Paris, Gallimard, 1998, pp. 38-51.

⁵ C'est la méthode qu'il avait déjà employée pour déchiffrer l'alphabet palmyrénien, à partir d'une inscription en grec et en palmyrénien (qu'il compare avec l'araméen), recopiée par le voyageur R. Wood.

⁶ Il est aussi l'auteur d'*Entretiens sur l'état de la musique grecque vers le milieu du IV^e siècle avant l'ère vulgaire* (1777).

⁷ Hérodote, *Enquêtes*, V, 58 ; Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, V, 74 ; Plutarque, *Propos de table*, 738f.

Le texte original est sans nul doute le phénicien, plus développé et adoptant une phraséologie typique, quand le grec est plus succinct, dans un formulaire dédicatoire tout à fait attendu pour ce type d'inscription (nom, patronyme et ethnique du dédicant, nom de la divinité au datif). On relèvera la transposition des noms phéniciens par des équivalents grecs. Quant à la formule « seigneur de Tyr », elle est rendue par l'épiclèse « Archégète », au sens de fondateur de la cité. Bien d'autres inscriptions gréco-phéniciennes ont pu améliorer nos connaissances sur les relations entre les deux peuples⁸.

b. Le déchiffrement des hiéroglyphes

C'est le même procédé de déchiffrement que devait suivre Jean-François Champollion (1790-1832) pour les hiéroglyphes en 1822 grâce à la fameuse Pierre de Rosette (British Museum inv. EA 24) qui porte un décret daté de 196 av. J.-C., sous le règne de Ptolémée V Épiphane⁹. Toutefois, il faut rendre justice aux prédécesseurs de Champollion qui l'ont mis sur la voie, à commencer par l'abbé Barthélémy pour la méthode : Champollion s'est en effet mis en quête des noms propres et surtout il sa connaissance du copte lui a permis de comprendre certains mots égyptiens.

Mais commençons par l'invention de la pierre, qui remonte à la campagne d'Égypte de Bonaparte. En 1799, l'armée ottomane, alliée de l'Angleterre, débarque à Aboukir, pour mettre en déroute l'armée française. Entre Rosette et la mer se trouve un fort en ruines du xv^e siècle qui permet de contrôler le Nil. Lors des travaux de réfection de ce bastion que les Français avaient baptisé « Fort Jullien », la stèle est découverte par le lieutenant Pierre-François-Xavier Bouchard, polytechnicien et membre de la Commission des sciences et des arts. Entre-temps, Bonaparte a quitté l'Égypte, un traité de paix est signé par son successeur Kléber, en janvier 1800 : une partie de l'histoire de la Pierre de Rosette est donc alsacienne. Les savants français peuvent se rendre à Alexandrie, d'où ils doivent embarquer pour la France avec nombre de leurs découvertes, dont la Pierre de Rosette, mais ils sont retardés par une épidémie de peste. C'est alors que les hostilités reprennent et le 27 avril 1800, après avoir attendu à bord pendant un mois, ils reviennent à terre. Kléber est assassiné le 14 juin, Menou lui succède, lequel est contraint de capituler à Alexandrie, où il s'est retiré avec ses troupes, le 26 août 1800.

Un traité d'armistice est rédigé, mais l'article concernant les antiquités égyptiennes est refusé par le général anglais John Hely-Hutchinson, car il stipulait que « les individus constituant l'Institut d'Égypte et la Commission des arts emporteront avec eux les papiers, plans, mémoires, collections d'histoire naturelle, et tous les monuments d'art et d'antiquité recueillis par eux ». S'ensuit une querelle épistolaire entre Menou et Hely-Hutchinson, soutenus chacun par leurs savants, pour la possession des objets recueillis par l'expédition française. Le ton monte, la pierre de Rosette étant l'objet principal des convoitises des deux camps. Les Français vont jusqu'à menacer de brûler ou de jeter à la mer les trésors qu'ils ont amassés. Un accord finit par être trouvé : les savants français peuvent conserver leurs notes et échantillons, mais les dix-sept objets les plus importants, dont la pierre de Rosette, deviennent possession de la Couronne britannique. En 1802, la Pierre de Rosette arrive à Portsmouth puis intègre les collections du British Museum¹⁰.

⁸ Fr. Briquel-Chatonnet, « Les inscriptions phénico-grecques et le bilinguisme des phéniciens », *CRAI* 2012, pp. 619-638 ; Fr. Briquel-Chatonnet, M.-Fr. Baslez, « L'inscription gréco-phénicienne de l'Asklépieion de Délos », *Semitica* 38 (1990), pp. 27-37 ; A. Cannavò, « Au fil des écritures : plurilinguisme et plurigraphisme dans les îles méditerranéennes », *Cahiers du Centre d'Études Chypriotes*, 46 (2016), pp. 113-128 ; C. Bonnet, M. Bianco, « S'adresser aux dieux en deux langues. Le cas des épiclèses dans les inscriptions bilingues phéniciennes et grecques », *Parcours Anthropologiques* 13 (2018), pp. 38-69.

⁹ *Orientalis Graecae Inscriptiones Selectae* (= *OGIS*) 90A.

¹⁰ La bibliographie est évidemment gigantesque. Parmi les travaux français les plus importants, voir J. Leclant, « Champollion, la pierre de Rosette et le déchiffrement des hiéroglyphes », *CRAI* 1972, pp. 557-565 ; R. Solé et D. Valbelle, *La Pierre de Rosette*, Paris, Éditions du Seuil, 1999.

Le savant Thomas Young (1773-1829), secrétaire de la Royal Society de Londres, « le dernier homme qui savait tout » selon son récent biographe¹¹, tente de déchiffrer les hiéroglyphes, mais s'il formule quelques hypothèses judicieuses, il n'y parvient pas. Il écrit en 1814 à Silvestre de Sacy – le climat redevenait plus propice aux échanges entre savants –, qui lui suggère d'examiner les cartouches susceptibles de correspondre aux noms propres de l'inscription en grec et de tenter d'identifier, par comparaison entre les deux textes, des caractères phonétiques dans l'inscription hiéroglyphique. Excellents conseils, puisque Young devait identifier les signes correspondant au nom de Ptolémée et établir des liens entre les hiéroglyphes et le démotique, sans toutefois aller plus loin que le déchiffrement de quelques signes. La même année, il échange avec Champollion (alors professeur à Grenoble), qui fera le déchiffrement final. S'ensuit une querelle avec Young pour savoir qui a la paternité du déchiffrement, Champollion n'ayant jamais admis la contribution du savant britannique en la matière.

Quoi qu'il en ait été, le texte grec était parfaitement compréhensible : il s'agit d'un décret de Ptolémée V promulgué à Memphis, portant notamment sur les exonérations fiscales accordées aux prêtres. D'autres copies du reste ont été trouvées de ce même texte, puisqu'il était exposé dans différents sanctuaires. Voici l'intitulé du décret en grec, c'est-à-dire la partie où l'on trouve la datation :

βασιλεύοντος τοῦ νέου καὶ παραλαβόντος τὴν βασιλείαν παρὰ τοῦ πατρὸς κυρίου βασιλειῶν μεγαλοδόξου, τοῦ τὴν Αἴγυπτον καταστησαμένου καὶ τὰ πρὸς τοὺς

θεοὺς εὐσεβοῦς, ἀντιπάλων ὑπερέτερου, τοῦ τὸν βίον τῶν ἀνθρώπων ἐπανορθώσαντος, κυρίου τριακονταετηρίδων, καθάπερ ὁ Ἥφαιστος ὁ μέγας, βασιλέως καθάπερ ὁ Ἥλιος,

μέγας βασιλεὺς τῶν τε ἄνω καὶ τῶν κάτω χωρῶν, ἐγγόνου θεῶν Φιλοπατόρων, ὃν ὁ Ἥφαιστος ἐδοκίμασεν, ὃν ὁ Ἥλιος ἔδωκεν τὴν νίκην, εἰκόνοσ ζώσης τοῦ Διός, υἱοῦ τοῦ Ἥλιου, Πτολεμαίου

αἰωνοβίου, ἡγαπημένου ὑπὸ τοῦ Φθαῖ, ἔτους ἐνάτου ἐφ' ἱερέως Ἀέτου τοῦ Ἀέτου Ἀλεξάνδρου καὶ θεῶν Σωτήρων καὶ θεῶν Ἀδελφῶν καὶ θεῶν Εὐεργετῶν καὶ θεῶν Φιλοπατόρων καὶ

θεοῦ Ἐπιφανοῦς Εὐχαρίστου, ἀθλοφόρου Βερενίκης Εὐεργετιδος Πύρρας τῆς Φιλίνου, κανηφόρου Ἀρσινόης Φιλαδέλφου Ἀρείας τῆς Διογένους, ἱερείας Ἀρσινόης Φιλοπάτορος Εἰρήνης

τῆς Πτολεμαίου, μηνὸς Ξανδικοῦ τετράδι, Αἴγυπτίων δὲ Μεχεῖρ ὀκτωκαιδεκάτη, ψήφισμα

« Sous le règne du nouveau (Ptolémée), qui a reçu le royaume de son père, le seigneur des couronnes royales, à la grande gloire, qui a établi l'Égypte et a été pieux pour ce qui concerne les dieux, triomphateur de ses ennemis, qui a redressé la vie aux hommes, seigneur des fêtes qui ont lieu tous les trente ans, comme le grand Héphaïstos, grand roi comme Hélios, grand roi des pays supérieur et inférieur, descendant des Dieux Philopator, qu'Héphaïstos a approuvé, auquel Hélios a donné la victoire, image vivante de Zeus, fils d'Hélios, Ptolémée éternel, aimé de Ptah, dans la neuvième année, sous la prêtrise d'Aéto fils d'Aéto, prêtre d'Alexandre, des Dieux Sauveurs, des Dieux Adelphe, des Dieux Évergètes, des Dieux Philopator et du Dieu Epiphane Eucharistos, alors qu'étaient athlophore de Bérénice Évergète Pyrrha, fille de Philinos, canéphore d'Arsinoé Philadelphie Areia, fille de Diogènes, et prêtresse d'Arsinoé Philopator Eirène, fille de Ptolémée, le 4ème jour du mois Xandikos, le 18^e jour du mois Mékhir des Égyptiens, décret. »

Si la manière d'exprimer la date est conforme à ce que l'on trouve dans les décrets grecs, il est patent que la phraséologie reflète pour une bonne part des expressions typiquement égyptiennes. En outre, on peut voir l'équivalence faite entre les divinités des deux panthéons : Héphaïstos pour Ptah, quoique ce dernier soit nommément cité ensuite, Hélios pour Ra et Zeus pour Amon. Comme les pharaons, les souverains lagides sont considérés comme des dieux. Enfin, on notera l'équivalence proposée dans les deux calendriers (autour du mois de mars). La fin du décret mérite d'être rapidement commentée :

¹¹ A. Robinson, *The last man who knew everything : Thomas Young, the Anonymous Polymath who Proved Newton Wrong, Explained how We See, Cured the Sick, and Deciphered the Rosetta Stone, Among Other Feats of Genius*, Londres, Pi Press, 2006.

τὸ δὲ ψήφισμα τοῦτο ἀναγράψαι εἰς στή]-
[λας σ]τερεοῦ λίθου τοῖς τε ἱεροῖς καὶ ἐγχωρίοις καὶ Ἑλληνικοῖς γράμμασιν

« de faire transcrire ce décret sur des stèles de pierre dure en lettres sacrées, locales et grecques »

Il s'agit des dispositions pour l'affichage du texte, où l'on voit que les trois graphies sont clairement stipulées : l'écriture sacrée est bien sûr les hiéroglyphes, l'écriture locale étant le démotique. On peut comparer cette formulation¹² à celle que l'on trouve dans les copies de Tanis et de Momemphis d'un décret daté de 238 av. J.-C., connu plus généralement sous le nom de décret de Canope¹³, qui rapporte la tentative d'introduction d'un calendrier solaire par Ptolémée III (r. 246-222)¹⁴ :

τοῦτο τὸ ψήφισμα εἰς στήλην λιθίνην ἢ χαλκῆν ἱεροῖς γράμμασιν καὶ Αἰγυπτίοις καὶ Ἑλληνικοῖς

« de faire transcrire ce décret sur une stèle de pierre ou de bronze en lettres sacrées, égyptiennes et grecques »

Pour déchiffrer les hiéroglyphes, Champollion a également étudié ceux que porte l'obélisque de Philae, ce qui lui permet d'aller au-delà du travail de Young : si la séquence hiéroglyphique du nom de Ptolémée avait pu être identifiée sur la « pierre de Rosette » (P-T-O-L-M-Y-S), il fallait une pierre de touche à cette hypothèse. Le seul moyen était de trouver un autre nom propre qui contienne en partie les mêmes consonnes. Or il savait que l'obélisque de Philae portait les noms de Ptolémée et Cléopâtre dans le texte grec¹⁵. Ce monument, trouvé en décembre 1815 avec son jumeau, bien plus fragmentaire, avait été acquis par l'égyptologue W. J. Bankes, par l'intermédiaire de l'aventurier haut en couleur G. Belzoni. Il l'avait fait installer dans sa propriété de Kingston Lacy (Dorset, Angleterre), le morceau fragmentaire du second obélisque étant intégré à un ensemble de ruines. Le texte de l'obélisque, daté de 124-116, est un échange de trois lettres :

- ◆ Réponse de Ptolémée VIII, Cléopâtre II et Cléopâtre III aux prêtres d'Isis à Abatos et à Philae
- ◆ Réponse de Ptolémée VIII, Cléopâtre II et Cléopâtre III à leur parent Lokhos, épistographe
- ◆ Pétition des prêtres d'Isis à Abatos et à Philae à Ptolémée VIII, Cléopâtre II et Cléopâtre III pour les décharger de certaines obligations financières

Non seulement Champollion a pu confirmer son hypothèse, puisque la transcription hiéroglyphique du nom de Cléopâtre contient quatre signes communs (P-T-O-L), mais il obtenait cinq signes supplémentaires. Les inscriptions bilingues trouvées par la suite ont entièrement validé la découverte de Champollion, d'autant que les sources sont nombreuses, car on pourrait multiplier les exemples de cette pratique sur différents supports. Les textes bilingues grec/égyptien hiéroglyphique ne se trouvent pas que sur des stèles en granit ou des obélisques, mais sur certaines plaques de fondation en or, comme une de celles qui se trouvaient sous le Sérapeum d'Alexandrie et qui a été exposée en 2006 au Grand Palais¹⁶. Elle date du règne de Ptolémée III et se trouve actuellement au Musée gréco-romain d'Alexandrie (inv. GRM 10035) :

ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΣ ΒΑΣΙΛΕΩΣ
ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΚΑΙ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΒΕΡΕΝΙΚΗΣ
ΘΕΩΝ ΕΥΕΡΓΕΤΩΝ ΑΡΠΟΚΡΑΤΕΙ ΚΑΤΑ

¹² Cf. aussi OGIS 194 : τοῖς τε Ἑλληνικοῖς καὶ ἐγχωρίοις γράμμασι (Karnak).

¹³ OGIS 56 A-B. Une copie plus fragmentaire, trouvée au Caire, est au Louvre (inv. C 122).

¹⁴ Il proposait de rajouter tous les quatre ans un jour à une année qui en comptait 365 (12 mois de 30 jours avec cinq jours ajoutés) : ce n'est rien d'autre que le principe de nos années bissextiles. Toutefois, le pharaon se heurta à l'opposition des prêtres égyptiens. Ce principe ne fut adopté par Auguste en 26-25.

¹⁵ OGIS 139.

¹⁶ Fr. Goddio, D. Fabre (éd.), *Osiris. Mystères engloutis d'Égypte*, Catalogue d'exposition, Paris, IMA-Flammarion, 2015, n° 15. Je cite la traduction des hiéroglyphes.

ΠΡΟΣΤΑΓΜΑ ΣΑΡΑΠΙΔΟΣ ΚΑΙ ΙΣΙΔΟΣ

« Le roi Ptolémée, fils du roi Ptolémée et de la reine Bérénice, dieux Evergètes, à Harpocrate, sur injonction de Sarapis et Isis. »

La version hiéroglyphique donne un texte plus développé : « Le roi de Haute et Basse Égypte, l'héritier des dieux Adelphe, élu de Rê, image vivante d'Amon et fils de Rê Ptolémée vivant éternellement, aimé de Ptah. Il a fait le temple d'Osiris-Apis ». Ces dépôts de fondation sont un rituel bien connu : les constructeurs égyptiens enfouissaient des objets réduits ou factices, dûment datés du souverain en titre dans les fondations des nouveaux édifices. Les deux textes ne sont pas totalement identiques en raison des formules différentes dans les deux cultures. Précisons que la version hiéroglyphique est reconstituée à partir du texte grec, car en fait il s'agit d'hiéroglyphes cryptographiques¹⁷.

c. Le déchiffrement du lycien

Passons maintenant en Anatolie, pour le déchiffrement du lycien qui est beaucoup plus récent. Une expédition britannique menée par Charles Fellows en 1841-1842 à Xanthos avait mis au jour les « Xanthian marbles », comprenant des éléments de la « Tombe des Harpies » (480-470), marqueur funéraire d'un satrape dynastique de la Lycie achéménide, peut-être Kybernis, et un bloc qu'on devait par la suite désigner sous le nom de « Xanthian obelisk ». L'inscription de cet « obélisque » est trilingue : grec¹⁸, lycien et milyen (jadis décrits comme lycien A et lycien B). On était en mesure de repérer les caractères de ces deux langues anatoliennes, mais pas de les traduire. On sait aujourd'hui que ces deux langues sont indo-européennes, appartenant à la famille des langues anatoliennes, et plus précisément des langues dérivées du louvite. Le monument, daté de la fin du v^e siècle, était très vraisemblablement le marqueur funéraire d'un satrape dynastique de la Lycie achéménide, peut-être de Gergis (Kheriga), si la restitution de J. Bousquet (l. 5) est juste¹⁹ :

[ἐ]ξ οὗ τ' Εὐρώπην [Α]σίας δίχα πόν[τ]ος ἐνεμ[ε]ν,
 [ο]ὐδές πω Λυκίων στήλην τοιάνδε ἀνέθηκ<ε>ν
 [δ]ώδεκα θεοῖς ἀγορᾶς ἐν καθαρῷ τεμένει.
 [νικ]έων καὶ πολέμου μνημα τόδε ἀθάν<α>τον.
 [..].[.]ις ὅδε Ἀρπάγο υἱὸς ἀριστεύσας τὰ ἅπαν<τα>
 [χε]ρσὶ πάλην Λυκίων τῶν τότε ἐν ἡλικίαι.
 [πο]λλὰς δὲ ἀκροπόλεις σὺν Ἀθηναίαι πτολιπόρθω
 [π]έρσας συγγενέσιν δῶκε μέρος βασιλείας.
 ὧν χάριν ἀθάνατοὶ οἱ ἀπεμν<ή>σαντο δικαίαν,
 ἐπτὰ δὲ ὀπλίτας κτείνεν ἐν ἡμέραι Ἀρκάδας ἄν|δ|ρ|ας,
 Ζηνὶ δὲ π<λ>έστα τροπαῖα β<ρ>οτῶν ἔ<σ>[τ]ησεν ἀπάν<τ>ων,
 καλλίστοις δ' ἔργοις Κα[ρ]ίκα γένος ἐστεφάνωσεν.

« Depuis que la mer a séparé l'Europe de l'Asie, nul encore parmi les Lyciens n'a élevé pareille stèle aux douze Dieux, dans l'enceinte pure d'une agora, ce monument immortel de ses exploits guerriers. —

Ce Gergis que voici, le fils d'Harpagos, qui se montra en tout supérieur par la vigueur de ses bras dans la lutte, sur les jeunes Lyciens de son temps, et qui, aidé d'Athéna preneuse de villes, conquiert maintes acropoles, et donna à ses proches une part de son domaine royal. —

De tout cela, les immortels lui ont accordé juste récompense.

¹⁷ É. Drioton, « Les principes de la cryptographie égyptienne », CRAI 1953, pp. 355-363.

¹⁸ *Tituli Asiae Minoris* (= TAM) I 44, face C, Nord = l. 20-31.

¹⁹ J. Bousquet, « Arbinas, fils de Gergis, dynaste de Xanthos », CRAI 1975, pp. 138-150.

C'est lui qui, en un même jour, tua sept hoplites arcadiens,
lui qui de tous les mortels a dressé pour Zeus les plus nombreux trophées,
et a couronné de ses brillants exploits la race de Karikas. » (traduction J. Bousquet)

C'est le « monument trilingue du Létôon », trouvé en 1973 et exposé au musée de Fethiye, qui devait permettre le déchiffrement du lycien et du milyen. Le texte, daté de 337-336 av. J.-C., est en lycien (41 lignes), grec (35 lignes) et araméen (27 lignes). La publication du grec est en revenue à Henri Metzger, directeur de la mission archéologique française de Xanthos, celle du lycien à Emmanuel Laroche (professeur à Strasbourg) et celle de l'araméen à André Dupont-Sommer²⁰ :

Ἐπεὶ Λυκίας ξαδράπης ἐγένετο Πιξώδαρος Ἐκατόνῳ ὕος, κατέστησε ἄρχοντας Λυκίας Ἰέρωνα καὶ Ἀπολλόδοτον καὶ Ξάνθου ἐπιμελητὴν Ἀρτεμηλιν. Ἔδοξε δὴ Ξανθίοις καὶ τοῖς περιόικοις ἰδρύσασθαι βωμὸν Βασιλεῖ Καυνίῳ καὶ Ἀρκεσίμῳ, καὶ εἶλοντο ἱερέα Σιμίαν Κονδορασίῳ ὄν καὶ δεῦν Σιμίαι ἐγγύτατος ἦν τὸν ἅπαντα χρόνον, καὶ ἔδοσαν αὐτῷ ἀτέλειαν τῶν ὄντων, καὶ ἔδωκαν ἢ πόλις ἀγρόν ὄν Κεσινδηλῆς καὶ Πιγρῆς κατηγοράσατο καὶ ὅσον πρὸς τῷ ἀγρῷ καὶ τὰ οἰκήματα εἶναι Βασιλέως Καυνίου καὶ Ἀρκεσίμα, καὶ δίδονται κατ' ἕκαστον ἐνιαυτὸν τρία ἡμιμναῖα παρὰ τῆς πόλεως, καὶ ὅσοι ἂν ἀπελεύθεροι γένωνται ἀποτίναι τῷ θεῷ δύο δραχμάς, καὶ ὅσα ἐν τῇ στήλῃ ἐγγέγραπται καταιερώθη πάντα εἶναι Βασιλέως Καυνίου καὶ Ἀρκεσίμα, καὶ ὅτι ἂν ἐκφόριον ἐκ τούτων γίνηται θύειν κατ' ἕκαστην νομηνίαν ἱερεῖον καὶ κατ' ἐνιαυτὸν βοῦν, καὶ ἐποίησαντο ὄρκους Ξάνθιοι καὶ οἱ περιόικοι ὅσα ἐν τῇ στήλῃ ἐγγέγραπται ποιήσιν ἐντελῆ τοῖς θεοῖς τούτοις καὶ τῷ ἱερεῖ, καὶ μὴ μετακινήσιν μηδαμὰ μηδ' ἄλλω ἐπιτρέψιν· ἂν δὲ τις μετακινήσῃ, ἀμαρτωλὸς <ξ>στῶ τῶν θεῶν τούτων καὶ Λητοῦς καὶ ἐγγόνων καὶ Νυμφῶν, Πιξώταρος δὲ κύριος ἔστω.

« Lorsque Pixodaros, fils d'Hékatomnos, devint satrape de Lycie, il établit comme archontes de Lycie Hiéron et Apollodotos et comme gouverneur de Xanthos Artémélis. Il a plu aux Xanthiens et à leurs périèques d'élever un autel en l'honneur de Basileus Kaunios et d'Arkésimas et ils ont choisi comme prêtre Simias, fils de Kondorasis — et dans la suite des temps celui qui sera le plus proche de Simias — et ils lui ont accordé l'exemption de toute taxe et la ville a donné le terrain qu'avaient exploité Késindélis et Pigrès, tout ce qui jouxte ce terrain et les habitations en toute propriété à Basileus Kaunios et à Arkésimas et chaque année trois demi-mines sont versées de la part de la cité et tous ceux qui seront affranchis paieront au dieu deux drachmes et tout ce qui est inscrit sur la stèle a été consacré pour appartenir en totalité à Basileus Kaunios et à Arkésimas et, sur toutes les ressources qui en découleront, on sacrifiera à chaque nouménie une victime consacrée et chaque année un boeuf et les Xanthiens et leurs périèques ont fait serment d'accomplir exactement, pour ces dieux et pour leur prêtre, tout ce qui est inscrit sur la stèle, de n'en rien modifier et de ne permettre à personne de le faire. Quiconque modifiera, qu'il soit coupable devant ces dieux, devant Léto, ses descendants et les Nymphes ! Que Pixodaros en soit le garant ! »

On peut comparer le début du texte avec celui écrit en lycien :

Ἐκε : Tr̄mmisñ̄ : χssαθραπαωate : Pig-
esere : Katamlah : tideimi : sēñneñ-
tepdđēhadē : Tr̄mmile : pddēneh̄m-
is : Ijeru : seNatrbbējēmi : seyArñ-

²⁰ H. Metzger, « La stèle trilingue récemment découverte au Létôon de Xanthos : le texte grec », CRAI 1974, pp. 82-93 ; E. Laroche, « La stèle trilingue récemment découverte au Létôon de Xanthos : le texte lycien », CRAI 1974, pp. 115-125 ; A. Dupont-Sommer, « La stèle trilingue récemment découverte au Létôon de Xan-

*na : asaɣlazu: Erttimeli : mehñtit-
ubedē: arus: seyepewētlrñmēi : Arñ-
nāi : mñmaitē : kumezijē : θθē: Xñtawa-
ti : χbidēñni : seyar ??azuma: xñtawati:*

« Lorsque fut satrape de Termisa Pigesere, fils de Katamla, et qu'il eut commis Hiéro et Natrpiyemi commissaires pour les Termiles, et pour Arna comme gouverneur Erttimeli, les citoyens et les voisins d'Arna décidèrent d'établir un culte pour Seigneur Khbidenni et pour Arkazuma le seigneur. » (Traduction E. Laroche)

Les toponymes sont lyciens : Termisa et Termiles sont les noms lyciens de la Lycie et des Lyciens, et Arna celui de Xanthos. Pixodaros est le nom grec d'un satrape dont le nom devait être d'origine carienne. Comme le note E. Laroche, « les Lyciens entendaient fort mal les noms étrangers », ce qui explique d'une part la transcription maladroite du grec Hiéron et Hékatomnos et d'autre part la différence assez grande entre Pixodaros et Pigesere. En revanche, le nom Natrbbejēmi pourrait être une traduction lycienne terme à terme du grec Apollodotos, si *Natr-* est bien le nom lycien d'Apollon. On connaît le nom lycien d'Artémis, qui était *Ertemi*, dont *Erttimeli* est un dérivé (transcrit en grec par Artémélis).

2. Propagande, guerres et conquêtes

Indépendamment de leur utilité pour déchiffrer des langues inconnues, il convient de se demander ce qui a motivé la gravure en plusieurs langues de ces textes. Si dans certains cas comme les dédicaces, on peut supposer que le locuteur a voulu montrer son appartenance à deux cultures dans lesquelles il se reconnaissait, les documents publics doivent être analysés au regard du contexte politique et social. Si la publication des décrets obéit au principe qui veut que « nul n'est censé ignorer la loi », y compris en situation de diglossie où un État compte au moins deux langues parlées, la gravure d'un texte en plusieurs langues peut aussi être le support d'une propagande d'État dans le but que toute la population adhère aux positions des souverains. J'ai choisi d'illustrer mon propos par trois exemples tirés de trois contextes différents : l'Égypte ptolémaïque, l'Anatolie romaine et l'Ibérie caucasienne.

a. Le « décret de Raphia »

Au mois d'avril 1923, des paysans déterrent à Pithom une stèle en calcaire portant un décret dans lequel Henri Gauthier a reconnu la copie d'une stèle déjà conservée au Caire venant de Memphis²¹. Le décret est bilingue et trigraphe, comme la Pierre de Rosette, mais le texte est très inégalement conservé selon les graphies conservées : c'est le texte démotique qui est de loin le plus complet. Dans sa traduction du texte grec, Jean-Marie Bertrand a comblé les lacunes par le texte démotique²². Le décret date de 217 av. J.-C., pendant le règne de Ptolémée IV. Ce texte présente une certaine originalité, au sens où il s'agit d'une augmentation des honneurs envers le souverain par les prêtres, justifiée par une victoire bien particulière de Ptolémée sur Antiochos III, le souverain séleucide. Le récit est extrêmement développé et seule une grande bataille peut correspondre, rapportée par Polybe : la bataille de Raphia (22 juin 217), qui permet à Ptolémée de reprendre le contrôle

thos : le texte araméen », CRAI 1974, pp. 132-149.

²¹ H. Gauthier, « Un nouveau décret trilingue ptolémaïque », CRAI 1923, pp. 376-383 ; H. Gauthier et H. Sottas, *Un décret trilingue en l'honneur de Ptolémée IV*, Le Caire, IFAO, 1925.

²² J.-M. Bertrand, *Inscriptions historiques grecques. Introduction, traduction et commentaire*, Paris, Les Belles Lettres, 1992, n° 110.

de la Palestine²³. Cette bataille est aussi connue pour l'importance des éléphants de guerre alignés de part et d'autre. Pour la première fois, le souverain lagide reçoit l'entière titulature des pharaons d'Égypte, traduite en grec, et le contenu du texte montre clairement la volonté de Ptolémée de défendre les intérêts de ses sujets égyptiens, notamment dans le respect dû aux momies :

« Pour que rien ne fasse défaut de ce qui se doit aux dieux, dès qu'il sut que de grands dommages avait été causés aux statues des dieux égyptiens, il émit un beau rescrit dans les régions où il était maître en dehors de l'Égypte, ordonnant que personne ne leur causât plus de dommages, désirant que tous les étrangers comprennent la grandeur du respect qu'il portait dans son cœur aux dieux d'Égypte. Les momies des animaux sacrés qui furent trouvées (en Palestine), il les fit transporter en Égypte et leur fit faire des funérailles honorables, et déposer en paix dans leurs sépultures. Il fit de même pour celles qui furent trouvées en mauvais état, il les fit ramener en Égypte d'une façon honorable et les transporta dans leurs temples. Il s'inquiéta sérieusement des statues divines qui avaient été emportées hors d'Égypte, dans le pays des Assyriens et le pays des Phéniciens, à l'époque où les Mèdes avaient dévasté les temples d'Égypte. Il ordonna qu'elles soient recherchées avec zèle. Celles qui furent retrouvées, en sus de celle que son père avait ramenées en Égypte, il les fit ramener en Égypte, célébrant une fête en leur honneur et leur offrant des holocaustes. Il les fit restaurer dans les temples d'où jadis elles avaient été emportées. » (traduction J.-M. Bertrand)

La fin du texte précise également de façon assez originale l'iconographie qui doit accompagner le texte :

« L'image du roi que l'on gravera sur la stèle où sera gravé le décret le montrera [---] dans l'attitude de circonstance et massacrant une figure d'homme agenouillé, sur la tête, la couronne sera celle qu'avait le roi victorieux dans la bataille. »

Or la stèle de Pithom a conservé une partie de cette image, qui confirme l'hybridation entre les cultures grecque et égyptienne. L'épouse de Ptolémée, Arsinoé, est représentée à gauche dans une iconographie typiquement égyptienne. Ptolémée, s'il est montré de profil, chevauche une monture, ce qui ne se voit jamais dans les reliefs égyptiens : l'influence grecque est évidente.

b. Le monument d'Ancyre et les Res Gestae d'Auguste

Le choix par un souverain de diffuser sa propre version des événements, dans une démarche de propagande, est encore plus évidente dans le cas de l'empereur Auguste, qui fait graver le texte de ses *Res Gestae* en latin mais aussi en grec, dans le but avoué de s'adresser à ceux des citoyens de son empire dont la langue est le grec²⁴. Le texte original avait été gravé sur des tables de bronze à Rome, disposées devant le Mausolée d'Auguste, mais avec le temps elles ont disparu. C'est finalement grâce aux copies qui en ont été faites qu'on le connaît, surtout celle du monument érigé à Ancyre découvert en 1555 par Ogier Ghislain de Busbecq, un humaniste et diplomate flamand chargé par l'empereur Ferdinand d'une ambassade auprès de Soliman le Magnifique. En 1862, Georges Perrot réalisa des fac-similés grandeur nature qu'il exposa au musée Napoléon III (le Louvre) et des photographies de l'inscription d'Ancyre. Vu son importance historique, Theodor Mommsen, qui dirigeait la publication du *Corpus Inscriptionum Latinarum (CIL)* choisit d'en faire en 1865 l'édition dans un ouvrage séparé. L'inscription fut néanmoins publiée en 1871 dans le tome III du *CIL* dédié aux inscriptions latines d'Asie, des provinces grecques

²³ Polybe, *Histoires*, V, 65-87.

²⁴ A. Svenbro, « Le traducteur dans le marbre : le cas de la traduction grecque des *Res Gestae Divi Augusti* », Communication au colloque « Les Traces du traducteur », INALCO, 10-12 avril 2008. Sur le bilinguisme gréco-latin, voir Fr. Biville, J.-Cl. Decourt et G. Rougemont (éd.), *Bilinguisme gréco-latin et épigraphie*, 2008.

d'Europe et d'Illyrie. En 1914, Sir William Mitchell Ramsay trouvait dans les fouilles du forum d'Antioche de Pisidie une soixantaine de fragments du texte latin des *Res Gestæ*, qui furent publiés par David Robinson en 1926²⁵. Ces fragments confirmèrent la plupart du temps le texte d'Ancyre, avec quelques variantes minimales. Une copie fragmentaire du texte grec a été trouvée à Apollonia de Pisidie²⁶. À seul titre d'exemple, on peut regarder le passage consacré à la politique culturelle d'Auguste, la fin étant connue uniquement par la version latine :

Τρίς μονομαχίαν ἔδωκα τῶι ἐμῶι ὀνόματι καὶ πεντάκις τῶν υἱῶν μου ἢ υἱωνῶν· ἐν αἷς μονομαχίαις ἐμαχέσαντο ἐγγὺς μύριοι. Δις ἀθλητῶν πανταχόθεν μεταπεμφθέντων γυμνικοῦ ἀγῶνος θέαν τῶι δῆμῳ παρέσχον τῶι ἐμῶι ὀνόματι καὶ τρίτον τοῦ υἱοῦ μου. Θεᾶς ἐπόησα δι' ἐμοῦ τετράκις, διὰ δὲ τῶν ἄλλων ἀρχῶν ἐν μέρει τρίς καὶ εἰκοσάκις. Ὑπὲρ τῶν δεκαπέντε ἀνδρῶν, ἔχων συνάρχοντα Μάρκον Ἀγρίππαν, τὰς θεᾶς διὰ ἑκατὸν ἐτῶν γεινομένης ὀνομαζομένης σαικλάρεις ἐπόησα Γαῖῳ Φουρνίῳ καὶ Γαῖῳ Σειλανῶι ὑπάτοις. Ὑπατος τρισκαίδεκατον θεᾶς Ἄρεως πρῶτος ἐπόησα, ἂς μετ' ἐκείνον χρόνον ἐξῆς τοῖς μετέπειτα ἐνιαυτοῖς δόγματι συνκλήτου σὺν ἐμοὶ ἐπόησαν οἱ ὑπάτοι . . .
..... ν ης θηρίων

« J'ai donné des spectacles de gladiateurs, trois fois en mon nom et cinq fois au nom de mes fils ou petits-fils, spectacles dans lesquels combattirent environ dix mille hommes. J'ai offert au peuple des spectacles d'athlètes venus de partout, deux fois sous mon nom et une troisième fois sous le nom de mon petit-fils. J'ai célébré quatre fois des jeux en mon nom et vingt-trois fois à la place d'autres magistrats. Pour le collège des Quinze, en tant que maître du collège, j'ai célébré des jeux séculaires avec pour collègue Marcus Agrippa, sous le consulat de Gaius Furnius et Gaius Silanus Sous mon treizième consulat, j'ai célébré les premiers jeux de Mars, qu'après cette fois, par un décret du Sénat et une loi, les consuls célébrèrent chaque année. (J'ai donné au peuple, vingt-six fois, en mon nom ou celui de mes fils et petits-fils, dans le cirque, le forum ou les amphithéâtres, des chasses) d'animaux (africains dans lesquelles furent tuées à peu près trois mille cinq cents bêtes). »

c. La stèle de Serapeitis

Faisons un saut dans le temps et dans l'espace, pour gagner la Géorgie du II^e siècle de notre ère²⁷. Au musée de Tbilisi, on peut voir aujourd'hui la stèle d'une certaine Serapeitis, qui porte une inscription bilingue²⁸, en grec et en armazic. Elle a été trouvée en 1940 à Armazi, près de Mtschketa, capitale du royaume d'Ibérie orientale, et publiée en 1941 par G. Zereteli, qui pourra ainsi déchiffrer l'armazic²⁹ :

Σηραπεΐτις Ζηουάχου
τοῦ νεωτέρου πιτιάξου
θυγάτηρ, Πουπλικίου Ἀγρίππα πιτι-
άξου υἱοῦ Ἰωδμανγάνου γυνή,
τοῦ πολλὰς νείκας ποιήσαντος
ἐπιτρόπου βασιλέως Ἰβήρων
μεγάλου Ξηφαρνούγου, ἀπέ-
θανε νεωτέρα ἐτῶν κα',

²⁵ D. Robinson, « The *Res Gestae Divi Augusti* as Recorded on the Monumentum Antiochenum », *American Journal of Philology* 47 (1926), pp. 1-54.

²⁶ Les dernières grandes éditions du texte sont de J. Scheid dans la CUF (2007) et de A. Cooley, *Res Gestae Divi Augusti : Text, Translation, and Commentary*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009. On a peut-être trouvé récemment à Sardes un fragment du texte grec : P. Thonemann, « A Copy of Augustus' *Res Gestae* at Sardis », *Historia* 61 (2012), pp. 282-288.

²⁷ Voir D. Braund, *Georgia in Antiquity*, Oxford, Oxford University Press, 1994.

²⁸ *Inschriften griechischer Städte aus Kleinasien (= IK), Estremo oriente 4 ; Kanaanäische und Aramäische Inschriften (= KAI) 276*. Voir Br. Metzger, « A Greek and Aramaic Inscription Discovered at Armazi in Georgia », *Journal of Near Eastern Studies* 15 (1956), pp. 18-26.

²⁹ L'armazic est une langue dérivée de l'araméen et son alphabet tient à la fois de l'araméen et de l'avestique.

ἦτις τὸ κάλλος ἀμείμητον
εἶχε.

« Serapeitis, fille de Zeouach le Jeune, pitiaxes, épouse de Iodmanganos, fils de Publicius Agrippa, pitiaxes, qui a remporté de nombreuses victoires comme epitropos du grand roi des Ibères Xēpharnougos. Elle est morte avant vingt-et-un ans, elle qui avait une beauté inimitable. »

Le texte araméen est un peu plus développé :

« Je suis Serapit, fille de Zeouach le Jeune, pitiaxes du roi Pharasmanes, épouse de Iodmangan le victorieux, qui a remporté de nombreuses victoires, maître de la cour du roi Xēpharnougos et fils de Publicius Agrippa, maître de la cour du roi Pharasmanes, qui a remporté des victoires sur les puissants, ce que Pharnabaz ne pouvait accomplir. Serapit était si délicate et si belle qu'aucune n'égalait sa beauté. Et elle est morte avant vingt-et-un ans. »

Ces éléments supplémentaires sont précieux, car ils mentionnent deux autres monarques géorgiens : Pharnavaz, souverain fondateur de la première dynastie (302-236/234) et Pharasmanes II, qui vient à Rome dans les années 141-144³⁰ et dont le fils pourrait être Xēpharnougos. Si cette stèle honore la mémoire d'une belle jeune femme, on ne peut qu'admettre dans le même temps qu'elle sert de prétexte à glorifier les hommes de son entourage de même que les souverains contemporains.

3. Échanges culturels aux marges

Les inscriptions bilingues témoignent donc d'une volonté d'écrire l'histoire sous un angle bien précis, pour toucher un public aussi large que possible et le convaincre de cette manière de voir les faits. Il est rare que dans ces textes on trouve des traductions littérales, mais plutôt des adaptations respectant quelques codes culturels spécifiques à la langue employée. Au-delà d'une simple juxtaposition, il y a un vrai dialogue des cultures qui s'engage sur et par-delà les pierres. Ces phénomènes d'échanges voire d'hybridation, mais l'expansion macédonienne a très largement favorisé ce brassage culturel³¹, qui s'est maintenu dans les siècles qui ont suivi, voire s'est enrichi au contact de nouvelles manières de penser le monde, qu'elles soient philosophiques ou religieuses.

a. La philosophie grecque en voyage

Depuis l'époque classique, les Grecs s'intéressent à l'Inde, comme en témoignent notamment les *Indika* de Ctésias de Cnide. Les conquêtes d'Alexandre les ont menés jusqu'à l'empire maurya, initiant un mouvement de fondations de cités. La sécession du général Ménéandre, qui s'émancipe du royaume séleucide, marque le début des royaumes indo-grecs et gréco-bactriens³². Les échanges avec le royaume de Chandragupta s'intensifient pour donner naissance à une culture hybride³³ dont l'art du Gandhara est l'exemple le plus spectaculaire : les pratiques bouddhiques trouvaient un nouveau moyen d'expression grâce aux codes iconographiques grecs. Les littératures des deux cultures entrent également en contact, notamment par le biais de la philosophie, car certains traits du bouddhisme rejoignent certaines maximes de sagesse grecques. C'est ce que nous raconte ce qu'on connaît aujourd'hui

³⁰ Dion Cassius, *Histoire romaine*, LXIX, 15, 3. Un fragment des Fastes d'Ostie mentionne cette visite : cf. Al. Gramkrelidze, « The Latin Inscription of Iberian King Parsman from Ostia », *ძებრია-კოლხეთი / Iberia-Colchis*, 4, 2008, pp.122-128.

³¹ Voir le chapitre 5 de Ph. Clancier, O. Coloru et G. Corre, *Les mondes hellénistiques. Du Nil à l'Indus*, Paris, Hachette, 2017.

³² Fr. Widemann, *Les successeurs d'Alexandre en Asie centrale et leur héritage culturel*, Paris, Riveneuve éditions, 2009. Sur l'histoire de la recherche dans ces régions : S. Gorshenina et Cl. Rapin, *De Kaboul à Samarcande. Les archéologues en Asie Centrale*, Paris, Gallimard, 2001.

³³ P. Bernard, « Hellenistic Arachosia : A Greek Melting Pot in Action », *East and West*, 55 (2005), pp. 13-34 ; S. Wallace, « Greek Culture in Afghanistan and India : Old Evidence and New Discoveries », *Greece & Rome*, 63 (2016), pp. 205-226.

d'hui comme la stèle de Kandahar (259-258 av. J.-C.), qui porte un texte bilingue en grec et en araméen (une des langues de l'empire achéménide). C'est la seule bilingue d'un ensemble de trente-trois inscriptions gravées sur des piliers ainsi que sur des rochers et dans des grottes. Les textes ont été dictés par l'empereur maurya Aśoka et dispersés dans tout le sous-continent indien pendant son règne de 269 à 232 av. J.-C. Les édits s'articulent autour de quelques thèmes récurrents : la conversion d'Aśoka au bouddhisme, la description de ses efforts pour diffuser cette religion, ses préceptes moraux et religieux ainsi que son programme social et de bien-être des animaux. L'inscription a été découverte sur la colline de Chil Zena, à la pointe nord de la bordure rocheuse ouest de Kandahar (Afghanistan), par le Mulhousien Daniel Schlumberger en 1958 et publiée la même année³⁴. Elle était positionnée de façon bien visible, sur l'ancienne grande route commerciale menant de Girishk à Herat (l'ancienne Alexandrie d'Arie fondée par), et vers le royaume gréco-bactrien.

Δέκα ἐτῶν πληρη[θέντ]ων βασι[λ]εὺς
Πιοδάσσης εὐσέβεια[ν ἔδ]ε[ι]ξεν τοῖς ἀν-
θρώποις, καὶ ἀπὸ τούτου εὐσεβεστέρους
τοὺς ἀνθρώπους ἐποίησεν καὶ πάντα
εὐθηνεῖ κατὰ πᾶσαν γῆν· καὶ ἀπέχεται
βασιλεὺς τῶν ἐμψύχων καὶ οἱ λοιποὶ δὲ
ἄνθρωποι καὶ ὅσοι θηρευταὶ ἢ ἀλιεῖς
βασιλέως πέπαννται θηρεύοντες· κα[ί]
εἴ τινες ἀκρατεῖς πέπαννται τῆς ἀκρα-
σίας κατὰ δύναμιν, καὶ ἐνήκοοι πατρὶ
καὶ μητρὶ καὶ τῶν πρεσβυτέρων παρὰ
τὰ πρότερον καὶ τοῦ λοιποῦ λῶιον
καὶ ἄμεινον κατὰ πάντα ταῦτα
ποιοῦντες διὰ ζουσιν.

« Au bout de dix ans (de règne), le roi Piyadasi fit instruire les gens dans la piété, et après il les rendit plus pieux, et tout prospère dans chaque pays. Le roi s'abstient de faire mourir les animaux, et d'autres gens, fussent des chasseurs ou des pêcheurs du roi, cessèrent leur chasse et leur pêche. Et si certains intempérants commençaient, dans la mesure du possible, à s'abstenir de l'intempérance et à obéir à leurs père et mère et aux aînés, en dépit du passé, pour l'avenir, en agissant conformément à tout cela, leur vie deviendrait meilleure et plus belle. »

L'inscription donne le nom que le souverain portait avant sa conversion au bouddhisme, Devanampiya Piyadassi (« le roi ami des dieux au regard bienveillant »), Aśoka signifiant « le sans douleur ». Comme il le sera quelques siècles plus tard, le grec devient le vecteur d'une nouvelle religion, possédant à la fois un vocabulaire et un système moral compatibles avec la sagesse de Siddhārtha Gautama.

On a également la preuve que la philosophie grecque a suivi les conquérants de l'Orient, car on a retrouvé à Aï-Khanoum un petit monument qui portait une partie des fameuses maximes delphiques, dont on raconte qu'elles avaient été gravées sur le temple d'Apolon³⁵. L'inscription a été retrouvée dans la ville basse, sur la place centrale de la cité, à côté de l'entrée du palais et sur une terrasse artificielle, à proximité d'un monument en forme de petit temple muni d'un *pronaos* à deux colonnes de bois. L'accès au monument se faisait par un escalier. Une telle construction, située à l'intérieur des remparts de la cité, ne pouvait être dédiée qu'à un dieu ou à un personnage suffisamment important et bienfaiteur pour avoir été divinisé. Or l'inscription³⁶ nous apprend que ce sanctuaire était dédié à un certain Kineas, dont c'était la chapelle funéraire : elle servait à accueillir sa dépouille et peut-être celle des membres de sa famille. Il faut donc reconnaître dans cet édifice un hérôon et l'on est tenté de voir en ce Kineas le fondateur de la cité, alors mandaté par Séleukos I^{er}, car c'était un privilège réservé à l'*oikistēs* d'une cité que d'avoir sa sépulture *intra muros* :

³⁴ D. Schlumberger, L. Robert, A. Dupont-Sommer et É. Bénéviste, « Une bilingue gréco-araméenne d'Aśoka », *Journal Asiatique* 246 (1958), pp. 1-48 (texte grec repris dans *IK Estremo oriente* 290). Pour un autre document en grec, voir D. Schlumberger, « Une nouvelle inscription grecque d'Aśoka », *CRAI* 1964, pp. 126-140.

³⁵ L. Robert, « De Delphes à l'Oxus, inscriptions grecques nouvelles de la Bactriane », *CRAI* 1968, pp. 421-430.

³⁶ *IK Estremo oriente* 382.

ἀνδρῶν τοι σοφὰ ταῦτα παλαιότερων ἀνάκει[τα]ι
 ῥήματα ἀριγνώτων Πυθοῖ ἐν ἡγαθέαι·
 ἐνθεν ταῦτ[α] Κλέαρχος ἐπιφραδέως ἀναγράψας
 εἶσατο τηλαυγῇ Κινέου ἐν τεμένει.

« Ces sages sentences des anciens très connus ont été consacrées dans le très saint sanctuaire de Pythô. C'est Cléarque qui les y a transcrits minutieusement et les mit dans le sanctuaire resplendissant de Kinéas ».

Seules quelques maximes ont été retrouvées, bien peu en regard de la collection de 147 qui nous a été rapportée par Stobée, mais elles attestent leur diffusion jusqu'aux confins de la culture grecque³⁷ :

παῖς ὦν κόσμιος γίνου,
 Ἡβῶν ἐγκρατής.
 Μέσος δίκαιος.
 Πρεσβύτης εὐβουλος.
 Τελευτῶν ἄλυπος.
 Ε[ὐλόγει πάντας.]
 Φιλόσοφ[ος γίνου.]

« Dans l'enfance, sois modeste.
 Dans la jeunesse, sois robuste.
 À l'âge mûr, sois juste.
 Dans la vieillesse, sois judicieux.
 À l'heure de la mort, sois sans affliction.
 Dis du bien de tous.
 Sois philosophe. »

Les échanges culturels sont nombreux dans la région, comme en témoigne l'exemple du site de Takht-i-Sangin, qui abritait notamment un grand temple en l'honneur du fleuve Oxus, où les archéologues ont mis au jour des *auloi* de facture grecque, un des instruments à vent typiques du monde grec³⁸. On suppose également que l'Oxus y était vénéré sous les traits du satyre Marsyas, comme le montre une statuette de bronze du satyre en train de jouer de l'*aulos*, juchée sur un petit autel portant l'inscription suivante³⁹ :

Εὐχὴν
 ἀνέθηκεν
 Ἀτροσῶκης
 Ὀξῶι

« M'a consacré en accomplissement
 d'un vœu Atrosōkēs à l'Oxus »

Il s'agit donc de l'offrande d'un homme dont on ne sait presque rien sinon qu'il a un nom perse, Atrosōkēs. C'est une preuve supplémentaire de ces grands brassages culturels qui se font à cette époque.

La philosophie grecque s'expose donc volontiers sur les murs, comme le montre un autre exemple plus tardif (II^e s. apr. J.-C.), trouvé en Anatolie, dans la cité antique d'Ænoanda, patrie du philosophe épicurien Diogène. Ce dernier a fait construire une place rectangulaire entourée d'un portique et décorée de statues. Sur les deux grands côtés, il a fait inscrire une longue liste de textes épicuriens, dont trois traités écrits par Diogène, sur l'éthique (avec pour thème majeur la vie heureuse), sur la physique (qui a de nombreux parallèles avec Lucrèce), et sur la vieillesse. Parmi les lettres que Diogène a écrites à ses amis, celle qui est adressée à Antipatros reprend la doctrine épicurienne de la pluralité des mondes. S'y ajoutent enfin diverses maximes épicuriennes. L'inscription était haute de 2,37 mètres et s'étendait sur environ 80 mètres. C'est la plus longue inscription grecque que l'on connaisse, mais c'est aujourd'hui un véritable casse-tête que de la reconstituer, car les blocs inscrits ont été remployés dans la muraille tardo-antique. Les premiers éléments ont été découverts en 1884 par Maurice Holleaux et Pierre Paris⁴⁰. En 1968, Martin Ferguson Smith reprend l'exploration du site qualifié aujourd'hui d'« El Dorado épigra-

³⁷ *IK Estremo oriente* 384.

³⁸ B. Litvinky, *Chram Oksa v Baktrii (Južnyj Tadžikištan)*, Tome 3 : *Iskusstvo, chudožestvennoe remeslo, muzykal'nye instrumenty*, Moscou, Voščočnaja Literatura, 2010.

³⁹ *IK Estremo Oriente* 311.

⁴⁰ M. Holleaux et P. Paris, « Inscriptions d'Ænoanda », *BCH* 10 (1886), pp. 216-235.

phique » ; la dernière campagne eut lieu en 2007, dans le cadre d'une prospection de tout le site au moyen de technologies modernes, qui ont permis de repérer encore d'autres fragments⁴¹.

b. Poèmes et acrostiches

Outre la philosophie, c'est la poésie qui se diffuse dans tout le monde hellénisé. Si les pratiques poétiques ne convainquent pas toujours par leur qualité, il faut reconnaître que certains auteurs ont rivalisé d'ingéniosité. C'est ce que montrent de nombreux poèmes en acrostiches⁴², qui présentent cette particularité d'avoir été principalement gravés dans les régions situées aux marges, comme s'il y avait une sorte de surenchère de technique poétique pour prouver que le grec s'y parle aussi bien sinon mieux qu'ailleurs⁴³. Une des dernières inscriptions mises au jour témoigne même d'une certaine revanche sur la vie. Car l'histoire du jeune Sōphytos (iii^e s. av. J.-C.) avait tout du « roman d'une vie passionnante »⁴⁴, voire picaresque, à l'en croire⁴⁵ :

Δ δηρὸν ἐμῶν κοκυῶν ἐριθηλέα δώματ' ἐόντα
 Ι ἰς ἄμαχος Μοιρῶν ἐξόλεσεν τριάδος·
 Α αὐτὰρ ἐγώ, τυνηὸς κομιδῆι βιότοιό τε πατρῶν
 Σ Σώφυτος εὔνις ἐὼν οἰκτρὰ Ναρατιάδης,
 Ω ὡς ἀρετὴν Ηεκάτου Μουσέων τ' ἤσχηκα σὺν ἐσθλῆι
 Φ φερτὴν σηφροσύνηι, θῆμος ἐπεφρασάμην
 Υ ὑψώσαιμι κε πῶς μέγαρον πατρώϊον αὔθις·
 Τ τεκνοφόρον δὲ λαβῶν ἄλλοθεν ἀργύριον,
 Ο οἴκοθεν ἐξέμολον μεμαῶς οὐ πρόσθ' ἐπανελθεῖν
 Υ ὑψιστον κτᾶσθαι πρὶμ μ' ἀγαθῶν ἄφενος·
 Τ τοῦνεκ' ἐπ' ἐμπορήισιν ἰὼν εἰς ἄστεα πολλὰ
 Ο ὄλβον ἀλωβήτως εὐρὺν ἔληϊσάμην.
 Υ ὑμνητὸς δὲ πέλων πάτρην ἐτέεσσι ἐσῆμαι
 Ν νηρίθμοις τερπνός τ' εὐμενέταις ἐφάνην·
 Α ἀμφοτέρους δ' οἶκόν τε σεσηπότα πάτριον εἶθα
 Ρ ρέξας ἐκ καινῆς κρέσσονα συντέλεσα
 Α αἰάν τ' -ἐς τύμβου πεπτωκότος ἄλλον ἔτευξα,
 Τ τὴν καὶ ζῶν στήλην ἐν ὁδῶι ἐπέθηκα λάλον.
 Ο οὕτως οὖν ζηλωτὰ τὰδ' ἔργματα συντελέσαντος
 Υ ὑίεες ὑίωνοί τ' οἶκον ἔχοιεν ἐμοῦ.

« Longtemps la maison de mes aïeux avait été florissante
 quand la violence irrésistible des trois Moires l'anéantit ;
 et moi, tout jeune et privé de la fortune de mes pères,
 moi, Sōphytos – dénuement pitoyable ! – de la race de Naratos,
 ayant cultivé les talents de l'Archer et des Muses
 unis à une noble sagesse, alors je réfléchis aux moyens

⁴¹ M. F. Smith a consacré plusieurs monographies et articles à l'inscription, la dernière en date étant : J. Hammerstaedt, M. F. Smith, *The Epicurean Inscription of Diogenes of Oinoanda : Ten Years of New Discoveries and Research*, Bonn, Verlag Dr. Rudolf Habelt, 2014.

⁴² Chr. Luz, *Technopaignia. Formspiele in der griechischen Dichtung*, Leyde/Bošton, Brill, 2010, pp. 33-47 ; V. Garulli, « Greek Acrostic Verse », dans J. Kwapisz, D. Petrain et M. Szymański (éd.), *The Muse at Play. Riddles and Wordplay in Greek and Latin Poetry*, Berlin, De Gruyter, pp. 246-278.

⁴³ R. Mairs, « *Sopha grammata* : Acrostichs in Greek and Latin Inscriptions from Arachosia, Nubia and Libya », dans J. Kwapisz, D. Petrain et M. Szymański (éd.), *The Muse at Play. Riddles and Wordplay in Greek and Latin Poetry*, Berlin, De Gruyter, pp. 277-304.

⁴⁴ M. Sartre, *Hištoires grecques*, Paris, Seuil, 2006, p. 246.

⁴⁵ *IK Estremo oriente* 382. Voir P. Bernard, G. Rougemont, « Une nouvelle inscription grecque de l'Afghanistan », *CRAI* 2003, pp. 1159-1161 ; P. Bernard, G.-J. Pinault, G. Rougemont, « Deux nouvelles inscriptions grecques de l'Asie centrale », *Journal des savants*, 2004, pp. 227-356 ; *SEG* 54.1568.

d'élever bien haut la maison de mes pères à nouveau ;
 et, ayant reçu d'autrui de l'argent à faire fructifier,
 je quittai mon pays résolu à n'y point revenir
 avant d'avoir élevé bien haut un monceau de richesses ;
 c'est pourquoi, me livrant au commerce et me rendant dans de nombreuses villes,
 j'ai récolté, sans subir nul dommage, une vaste fortune.
 Environné d'éloges, me voilà revenu dans ma patrie après des années
 innombrables, et mon retour fut une joie pour mes amis.
 Et tout à la fois la maison de mes pères, qui était délabrée,
 aussitôt je l'ai reconstruite sur nouveaux frais et je l'ai faite plus grande qu'avant,
 et, comme leur tombeau gisait écroulé à terre, j'en ai fait faire un autre ;
 la stèle, de mon vivant je l'ai placée sur le chemin, pour qu'elle parle.
 Voyez comme ils sont dignes d'être imités, ces travaux que j'ai accomplis :
 puissent mes fils, mes petits-fils conserver la maison qu'ils me doivent ! »
 (traduction G. Rougemont)

Acrostiche :

Par les soins de Sōphytos, fils de Naratos.

C'est un véritable récit autobiographique en distiques élégiaques, où Sophytos dit sa fierté de retourner dans la terre de ses ancêtres, riche et bien portant, après que le sort s'est acharné sur sa famille, provoquant sa ruine. Tel le héros d'un roman grec, le voilà contraint par le destin de partir à l'aventure pour faire du commerce. Non seulement le jeune homme est fier de sa réussite financière et sociale, mais il revendique sa maîtrise de la culture grecque en disciple d'Apollon et des Muses. C'est d'autant plus important que le nom même de Sōphytos, quoiqu'en apparence il puisse tout à fait sonner grec, ne l'est pas du tout, comme celui de son père Naratēs (ou Naratas). Il s'agit de transcriptions du sanskrit Subhūti et Nārada.

Les inscriptions acrostiches peuvent également s'avérer utiles pour les historiens des sciences, comme c'est le cas dans un texte d'époque impériale (sans doute autour du II^e siècle) trouvé à Stratonicee de Carie⁴⁶ :

[μνημόσυνον ἀνθρώπ[οις τόδ' ἡμε]ρήσιον
 [ε]ὔρον, μετρήσας μουσ[ικῶ συντ]άγματι
 νέμον τ' ἐκάτερον, μῆνα[ς ἡδ'] ἐπεμβόλους
 ἴνα, ἂν τις ἔτυχε τῆς ἀπαιδευτοῦ τύχης
 παρησίαν ὁμοίαν οὐκ ἔχων βροτοῖς,
 παρηγορεῖται βαιὸν ἀριθμησας τάδε.
 [ο]ὔτως ἔγραψα τοῖς φιλοισι χρήσιμον.
 σύ μοι, Πρόνοια, λοιπὸν εἰς τὸ δεύτερον
 εὐπερινόητον ἡδὺν ἀγγεῖλαι στίχον.
 ὑπερτάτοις γὰρ ἡμῶν εὐχὴν Ἦρη καὶ Διὶ
 ῥέμβην ὁδῶ περάσας τὴν ἔτησίαν χάριν
 εὐδαιμονήσας δέλτον ἀνατιθῶ θεο[ῖς]

(ἔτους) ,αφέ'.

λ[α'] (Καῖσαρ)

λ' (Ἀπελλαῖος)

λα' (Αὐδναῖος)

λ[α'] (Περίτιος)

κη' (Δύστρος)

λα' (Ξανδικός)

λ' (Ἀρτεμισίων)

λα' (Δαίσιος)

λ' (Πάνημος)

⁴⁶ *Stratonikeia Inscriptions* 103.

λα' (Λῶος)
 [λα'] (Γορπιαῖος)
 [λ'] (Ἵπερβερεταῖος)

« Ce décompte des jours comme aide-mémoire pour les hommes,
 Je l'ai inventé, en ayant mesuré par une syntaxe musicale
 Chaque division, les mois ordinaires et intermédiaires,
 Afin que tous ceux qui n'ont pas eu la chance d'être bien éduqués
 Et n'ont pas une liberté de parole semblable aux autres mortels
 Se consolent un peu en ayant fait ce décompte.
 J'ai ainsi écrit quelque chose d'utile pour mes amis.
 Toi, Pronoia, à l'avenir, pour une seconde fois,
 Annonce-moi un doux vers, bien considéré.
 Car en accomplissement d'un vœu aux dieux les plus hauts, Héra et Zeus,
 Après avoir effectué mon errance en route, ma reconnaissance annuelle,
 Dans mon bonheur, je la consacre en tablette aux dieux
 En la 1505e année⁴⁷.

31 Kaisar
 30 Apellaios
 31 Audnaios
 31 Peritios
 28 Duŝtros
 31 Xandikos
 30 Artemision
 31 Daisios
 30 Panemos
 31 Loos
 31 Gorpiaios
 30 Hyperberetaios

Acrostiche : Menippos a trouvé. »

Ce poème, composé en trimètres iambiques, est un aide-mémoire du nombre de jours qu'il y a dans chaque mois du calendrier macédonien en usage à Stratonicee. En effet, chaque vers compte un nombre de lettres égal au nombre de jour dans chaque mois. Avec pareille contrainte, on peut comprendre que les vers soient un peu gauches, voire obscurs, tant la syntaxe paraît quelque peu torturée. C'est donc avant tout un exercice de style, qui se présente comme une offrande aux dieux : l'inscription a été gravée sur un des murs du Sérapeum. La fin du texte en particulier est difficile à saisir, notamment par l'accumulation d'accusatifs. Les tours et détours (ρέμβη, substantif rarissime tiré de ρέμβω, « tourner, tourner », d'où l'idée d'une errance, voire d'un vagabondage) peuvent en effet s'entendre au sens propre comme au figuré⁴⁸. Il peut s'agir d'un voyage réel qui a peut-être duré un an (auquel cas Menippos rend grâce aux dieux de lui avoir assuré une route sûre) ou d'une référence au poème lui-même (auquel cas la reconnaissance annuelle pourrait s'entendre comme le calendrier annuel que Menippos a ainsi parcouru).

L'épigraphie nous a aussi conservé la trace de poètes qui se sont illustrés dans les concours, de leur nom mais aussi de leur production. C'est dans l'Urbs, en plein cœur de la romanité, que le jeune poète Quintus Sulpicius Maximus⁴⁹ a trouvé la mort à la fin du I^{er}

⁴⁷ Cette datation correspond de toute évidence à un calendrier mythologique, dont on ignore le point de départ exact, qui devait se situer pour les Grecs autour de la prise de Troie (voir la *Chronique de Paros*).

⁴⁸ J'ai essayé de rendre cette ambiguïté dans la traduction. Devant l'hermétisme de la formule ρέμβην ὁδῶν περάσας, Kaibel a suggéré que ce soit une épiclèse de Zeus (Rhembēnos), pas autrement attestée.

⁴⁹ J. Raleigh Nelson, « The Boy Poet Sulpicius : A Tragedy of Roman Education », *The School Review*, 11.5 (1903), pp. 384-395 ; S. Döpp, « Das Stegreifgedicht des Q. Sulpicius Maximus », *ZPE* 114 (1996), pp. 99-114 ; H. Bernsdorff, « Q. Sulpicius Maximus, Apollonios von Rhodos und Ovid », *ZPE* 118 (1997), pp. 105-112 ; A. Gangloff, « Les poètes dans les inscrip-

siècle, après l'avoir emporté en 94 au concours des Kapetolia de Rome, tout juste instaurés par Domitien en 86. Ce concours, dédié à Jupiter Capitolin, était un concours à la grecque et Domitien ambitionnait d'égaliser les grands concours panhelléniques qui se déroulaient à Olympie, Delphes, à l'Isthme et à Némée. Le jeune homme est mort de maladie et l'építaphe en latin inscrite sur son monument funéraire (trouvé à la Porta Salaria et exposé aujourd'hui à la Centrale Montemartini) montre qu'il disparut au sommet de sa gloire⁵⁰ :

Deis · Manibus · sacrum ·

Q(uinto) · Sulpicio · Q(uinti) · f(ilio) · Cla(udia) · Maximo · domo · Roma · vix(it) · ann(os) · XI · m(enses) V, d(ies) XII.

hic · tertio · certaminis · lustro · inter · Graecos · poetas · duos · et · L

professus · favorem · quem · ob · teneram · aetatem · excitaverat,

in admirationem · ingenio · suo · perduxit · et · cum · honore · discessit · versus

extemporales · eo · subiecti · sunt · ne parent(es) · adfectib(us) · suis · indulgisse · videant(ur).

Q(uintus) · Sulpicius · Eugramus · et · Licinia · Ianuaria · parent(es) · infelicissim(i) · f(ilio) · piissim(o) · fec(erunt) · et · sib(i) · p(oſterisque) · s(uis).

« Consacré aux dieux Mânes.

Pour Quintus Sulpicius Maximus, fils de Quintus, de la tribu Claudia, habitant à Rome, qui a vécu onze ans, cinq mois et douze jours. Lors du troisième lustre du concours⁵¹, alors qu'il s'est produit parmi cinquante-deux poètes grecs, a converti en admiration, grâce à son talent, la faveur qu'il avait suscitée par son jeune âge et s'en est sorti avec honneur. Ses vers improvisés ont été reproduits ici afin qu'on ne pense pas que ses parents aient exagéré ces faits par amour pour lui. Quintus Sulpicius Eugramus et Licinia Ianuaria, les parents profondément infortunés, ont fait élever ce monument pour leur fils fort dévoué, pour eux-mêmes et pour leurs descendants. »

Un petit Romain s'était donc révélé prodige de la poésie grecque et comme l'építaphe le dit, ses vers ont en effet été gravés sur le monument, de part et d'autre de son effigie⁵². Il s'agit de quarante hexamètres en grec sur Phaéton, sous la forme d'une remontrance de Zeus au dieu Hélios. Les raisons de ce choix ne sont pas explicites : c'est peut-être le poème par lequel il l'a emporté au concours de poésie épique, à moins que ses parents n'aient vu en Phaéton, dont la jeunesse fut précipitée par la mort, un modèle mythologique du destin de leur fils. Le jeune garçon fait preuve d'une certaine virtuosité pour son âge, tant dans le rythme des vers que dans le vocabulaire, dans le goût hellénistique, même si le critique acerbe pourra toujours déceler certaines maladresses de style. En-dessous, en deux colonnes, figurent deux épigrammes grecques dont le père pourrait être l'auteur. Ce dernier était probablement un affranchi, peut-être lui-même rhéteur ou grammairien et attaché à la *familia* de Quintus Sulpicius Camerinus, connu pour son intérêt envers la littérature. Les deux épigrammes en distiques élégiaques sont des építaphes du jeune poète. Voici la première :

μῦνος ἀπ' αἰῶνος δυοκαίδεκα παῖς ἐνιαυτῶν
Μάξιμος ἐξ ἀέθλων εἰς Αἶδην ἔμολον·
νοῦσος καὶ κάματός με διώλεσαν· οὔτε γὰρ ἦοῦς,
οὐκ ὄρφνης μουσέων ἐκτὸς ἔθηκα φρένα.
λίσσομαι ἀλλὰ στήθι δεδουπότος εἵνεκα κούρου,
ὄφρα μάθης σχεδίου γράμματος εὐεπίην,
εὐφήμου καὶ λέξον ἀπὸ στόματος τόδε μῦνον
δακρύσας· εἴης χῶρον ἐς Ἥλύσιον·

tions grecques de Rome : esquisse d'une approche socioculturelle », *Cahiers du Centre Gustave Glotz*, 18 (2007), pp. 349-374 ; A. Manieri, « Sulpicio Massimo e un concorso di poesia greca a Roma : riflessioni su alcune questioni agonistiche », *QUCC* 108 (2014), pp. 145-168.

⁵⁰ *CIL* VI 33976.

⁵¹ Le lustre, qui normalement représente une durée de cinq ans, correspond ici à une de quatre ans (= chaque cinquième année).

⁵² *Inscriptiones Graecae Urbis Romae* (= *IGUR*) III 1336.

ζωούσας ἔλιπες γὰρ ἀηδόνας, ἄς Ἄιδωνεύς
οὐδέποθ' αἰρήσει τῇ φθονερῇ παλάμη.

« Seul de tout temps, enfant de douze ans,
Moi, Maximos, des concours je suis allé dans l'Hadès.
La maladie et la fatigue ont causé ma perte ; car il n'est pas d'aurore
Ni de crépuscule où je n'aie posé mon esprit hors des Muses.
Je t'en prie, arrête-toi pour ce jeune garçon défunt,
Afin que tu apprennes la bonne tournure de son projet littéraire,
Et de ta bouche bienveillante dis cela seul
En pleurant : « puisses-tu aller dans les Champs Élysées ».
Tu as laissé des rossignols en vie, qu'Aidoneus
Ne saisira jamais de sa main avide. »

Cette épigramme, qui comme la seconde laisse le jeune garçon s'exprimer à la première personne, reformule les données biographiques de la dédicace latine, le vieillissant de quelques mois pour des raisons métriques et apportant des précisions sur les circonstances de son décès. Les références à la mythologie comme à la littérature grecques sont attendues, l'ensemble étant disposé dans une petite structure annulaire : Hadès est mentionné dans le premier et le dernier distique, tandis que la pratique poétique occupe le centre de la composition. Le dialogue fictif entre le défunt et le passant, convenu dans le cas d'une pierre tombale, suscite un certain *pathos*, car on ne peut qu'avoir de la compassion pour des parents qui doivent enterrer leur enfant. La métaphore des rossignols pour désigner les poèmes de Maximos installe une tonalité tragique, tout en suscitant l'espoir que ces textes atteindront une forme d'éternité. La découverte du monument semble l'avoir rempli.

D'un Maximos à un autre, la pratique du grec est commune au centre de l'Empire et à sa périphérie. Dans le siècle qui suit la mort du jeune Maximos à Rome, le décurion Maximos signe en Nubie⁵³ son œuvre de l'acrostiche Μάξιμος δεκουρίων ἔγραψα :

Μακάριον ὅτ' ἔβην ἡρεμίας τόπον ἐσαθρήσαι,
ἀέρι τὸ ποθεινὸν ψυχῆς πνεῦμ' ἐπανεῖναι,
ξένα μοι βιοτῆ περι φρένα πάντοθεν ἐδονεῖτο,
ἴστορα κακίης ἐμαυτὸν οὐκ ἔχων ἔλεγχον,
μύστην τότε κίκλησκε φύσις πόνον γεωργεῖν·
ὁ σοφὸς τὸτ' ἐγὼ ποικίλον ἤρμοζον αἰοιδῆν,
σεμνὸν ἀπὸ θεῶν κωτίλον ἐπιτυχῶν νόημα.
δῆλον ὅτε θεοῖς ἀρεστὸν ἠργάζετο Μοῦσα,
Ἐλίκωνι χλοῆς ἀνθεμον ἀπετίναξα κῶμον·
καὶ τότε μέ τις ὕπνου μυχὸς ἠρέθισε φέρεσθαι,
ὀλίγον ἐπίφοβον φαντασίης ὄναρ τραπήναι·
ὕπνος δέ με λέ<ξ>ας ταχὺν ἀπεκόμισε φί[λην γ]ῆν·
ρείθροις ἐδόκουν γὰρ ποταμοῦ σῶμα ἀπο[λο]ύειν,
ἱκανοῖς ἀπὸ Νίλου γλυκεροῦ ὕδασι προσ[η]νῶς·
ῶόμην δέ σεμνήν Μουσῶν Καλλιέπειαν
νυ[μ]φαῖς ἅμα πάσαις μέσ<σ>ην κῶμον αἰείδειν·
Ἐλλάδος τι κάγῳ βραχὺ λείψανον νομίζων,
γραπτὸν ἀπὸ σοφῆς ἔπνευσα ψυχῆς μου νόημα·
ράβδῳ δέ τις οἶα κατὰ μέλος δέμας δονηθείς,
ἀρμογῆν μέλει συνεργὸν ἐπεκάλουν χαράττειν,
ψόγον ἀλλοτρίοις ἤθεσιν ἀπολιπῶν ἄδηλον.
ἀρχὴ δέ μ' ἔκλεζεν τὸ σοφὸν πόημα λέξαι·
λαμπρὸς τότε Μάνδουλις ἔβη μέγας ἀπ' Ὀλύμπου,

⁵³ A. Bernard, *Inscriptions métriques de l'Égypte gréco-romaine. Recherches sur la poésie épigrammatique des Grecs en Égypte*, n° 168. Voir R. Mairs, « Acrostich Inscriptions at Kalabsha (Roman Talmis) : Cultural Identities and Literary Games », *Chronique d'Égypte* 86 (2011), pp. 281-297.

θέλγων βαρβαρικὴν λέξιν ἀπ' Αἰθιοπίων,
καὶ γλυκερὴν ἔσπευσεν ἐφ' Ἑλλάδα μούσαν ἀεῖσαι,
λαμπρὰ παρῆα φέρων καὶ δεξιὸς Ἴσιδι βαινῶν,
Ῥωμαίων μεγέθει δόξαν ἀγαλλόμενος,
μαντικὰ πυθιῶν ἄτε δὴ θεὸς Οὐλύμποιο·
ὡς βίος ἀνθρώποις προορώμενος ἐξέθεν ἀρχεῖ,
ὡς ἡμᾶρ καὶ νύξ σε σέβει, ὦραι δ' ἅμα πᾶσαι,
καὶ καλέουσί σε Βρεῖθ καὶ Μάνδουλιν συνομαίμους,
ἄστρα θεῶν ἐπίσημα κατ' οὐρανὸν ἀντέλλοντα.
καὶ τάδε σοι στείχοντα χαράσσειν μ' αὐτὸς ἔλεξας
καὶ σοφὰ γράμματα πᾶσιν ἀθωπεύτως ἐσορᾶσθαι.

[εἰκοσι] καὶ δυσὶ τοῖς πρώτοις γράμμασι πειθόμενος.

« Quand je fus venu contempler ce bienheureux séjour de quiétude, laisser libre cours dans l'air à l'inspiration que mon âme désire, tandis qu'autour de mon esprit, de tous côtés, s'agitait une vie étrangère, comme ma conscience n'avait à me reprocher aucun vice, alors ma nature m'invita à cultiver le mystique labeur. Alors, dans mon habileté, je composai un chant subtil, car j'avais reçu des dieux le noble don d'une pensée éloquente. Quand il fut évident que la Muse accomplissait ce qui avait plu aux dieux, sur l'Hélicon tel une fleur de verdure, j'agitai mon chant de fête ? Et alors un souterrain propre au sommeil m'invita à y descendre et à me tourner un peu vers le rêve, non sans que la vision ne me fasse peur. Et le sommeil m'ayant cueilli me transporta rapidement dans un pays qui m'est cher. Car il me semblait, dans le courant du fleuve, baigner mon corps, avec délice, dans les flots abondants du doux Nil. Et j'avais l'impression que Calliope, auguste entre les Muses, de concert avec toutes les nymphes, au milieu d'elles, chantait un chant de fête. Et moi, pensant que c'était là ce qui me restait de la Grèce, j'ai écrit les pensées que m'inspirait mon esprit habile. Et comme un homme qui agite son corps selon la mesure battue par la baguette, je fis appel à la cadence pour m'aider à inscrire mon chant, laissant aux esprits malveillants un obscur sujet de critique. Et le maître m'invita à prononcer le savant poème. Alors resplendissant, le grand Mandoulis descendit de l'Olympe, adoucissent le langage barbare des Éthiopiens, et m'exhorta à chanter selon la douce musique hellénique ; il avait les joues brillantes, marchait à la droite d'Isis, et, à cause de leur grandeur, heureux de la gloire des Romains, il rendait des oracles pythiques, en dieu olympien qu'il est. Comme la vie se loue d'être, grâce à toi, prévue pour les hommes ! Comme le jour et la nuit t'adorent, et ensemble toutes les heures ! Elles t'appellent Breith et Mandoulis, fils du même sang, astres des dieux, qui se lèvent de façon significative au firmament. C'est toi-même qui m'as enjoint d'inscrire en ton honneur ces lignes régulières et ces savants écrits, pour qu'ils soient examinés par tous sans flatterie... en te fiant aux vingt-deux premières lignes. » (traduction A. Bernand).

Ce texte est un parfait exemple des échanges qui se produisent en Égypte entre Égyptiens, Grecs et Romains. Notre décurion Maximos s'exprime en hexamètres dactyliques, en faisant référence à divers éléments de la culture grecque, de la mythologie aux pratiques mélodiques et rythmiques. Il semble qu'il ait vécu en Grèce avant d'arriver dans une des régions les plus reculées de l'Empire, à la frontière entre l'Égypte et la Nubie, au niveau de la première cataracte du Nil, dans la cité de Talmis (actuelle Kalabchah). Le site est connu pour le sanctuaire du dieu égypto-nubien Mandoulis, destinataire du poème de Maximos : le plus ancien sanctuaire date de la XVIII^e dynastie, mais Ptolémée VIII et surtout Auguste ont procédé à de grands travaux : c'est sur un de ses murs du temple augustéen que l'on a trouvé l'inscription. Si le lieu de culte est très ancien, le nom de Mandoulis n'est pas attesté avant l'époque ptolémaïque, comme Harpocrate ou Sarapis. Ces divinités, typiques du syncrétisme égypto-grec, avaient un culte associant les croyances égyptiennes et la mythologie grecque. C'est ainsi que le dieu Mandoulis, qui était également honoré à Philae aux côtés d'Isis, se trouve intégré aux Olympiens, voire assimilé à Apollon, puisqu'il est en mesure de rendre des oracles comme à Delphes : la mythologie en fait le fils de Zeus et d'Isis (ou de Sarapis et d'Isis). La compétence oraculaire se double de la compétence musicale, avec la

mention des Muses mais aussi de la « douce musique grecque », qui devient clairement un moyen de civiliser les Éthiopiens dont la langue est qualifiée de barbare. Tout cet environnement sonore vise à exalter ce nouveau dieu des arts, qui est à même de s'adresser à ceux qui ne parlent pas grec. Par le Nil, les terres nubiennes et éthiopiennes se trouvent liées à Alexandrie, véritable projection de la Grèce en Égypte.

c. Le christianisme en Éthiopie

C'est dans ce contexte encore marqué par le paganisme que le grec devient le principal support de diffusion du christianisme. L'entreprise des Septante lui avait conféré le statut de langue apte à transcrire la parole révélée aux Juifs : les écrits néo-testamentaires l'instituent comme langue de la nouvelle alliance. Les pratiques épigraphiques s'adaptent aux changements politico-religieux et les épitaphes chrétiennes en grec se multiplient, depuis le temps des martyrs jusqu'à celui du christianisme triomphant. Elles témoignent aussi de la conversion progressive de certaines populations. Un des exemples les plus remarquables est celui de 'Ezana, souverain du royaume d'Axoum (actuel Soudan) de 330 à 356. Il est connu pour sa conversion au christianisme⁵⁴ et pour ses exploits militaires : en 350, il fait tomber Méroé, la capitale du royaume de Kush. Les échanges culturels entre les cultures gréco-romaine et méroïtique sont bien attestés : on sait par exemple que la reine Candace Amanishaketo, qui règne entre 35 et 20 av. J.-C., ordonna dans les dernières années de son règne une incursion en Égypte, jusqu'à Philae et Éléphantine qui furent pillées ; le préfet d'Égypte Gaius Petronius marcha contre eux et entreprit de conquérir la Nubie, sans succès. Les ambassadeurs d'Amanishaketo finirent par signer avec Auguste un traité de paix à Samos, ce qui ouvrit la voie à des échanges commerciaux qui s'avèrent prospères⁵⁵. La découverte d'*auloi* de facture grecque dans la pyramide funéraire de la reine prouve que la musique gréco-romaine s'était frayée un chemin jusqu'au cœur du royaume de Méroé⁵⁶. La langue grecque avait poursuivi son chemin plus au Sud, et elle devait être suffisamment importante pour que 'Ezana fasse graver le texte qui nous intéresse en deux langues et trois graphies : ge'ez en écriture sud-arabique et en alphabet éthiopien non vocalisé, et en grec⁵⁷.

L'inscription, qui raconte les exploits de 'Ezana, existe en réalité dans deux versions différentes. La première⁵⁸ ne fait aucune mention d'une quelconque conversion et 'Ezana est décrit comme le « fils de l'invincible dieu Arès », sans qu'il y ait de raison de penser qu'il vénère un dieu unique. La seconde version⁵⁹ reprend certes les mêmes codes culturels païens, mais introduit deux formules dans lesquelles les modernes ont décelé une allusion à la conversion du souverain. Il s'agit peu ou prou du même texte, exception faite des toutes dernières phrases (lignes 31-34), qui sont un remaniement de l'original :

Ἀειζανᾶς βασιλεὺς Ἀξωμιτῶν καὶ Ὀμηριτῶν
καὶ τοῦ Πραιδᾶν καὶ Αἰθιοπῶν καὶ Σαβαιτῶν
καὶ τοῦ Σιλεῆ καὶ τοῦ Τιαμῶ καὶ Βουγαιτῶν κ(αι)
τοῦ Κάσου, βασιλεὺς βασιλέων, υἱὸς θεοῦ ἀνικη-

⁵⁴ Selon l'*Histoire ecclésiastique* de Rufin, 'Ezana se convertit au christianisme par l'entremise de saint Frumentius.

⁵⁵ Strabon, *Géographie*, XVII, 1, 57 ; Dion Cassius, *Hiistoires*, LIV, 5.

⁵⁶ Voir en dernier lieu S. Gänsicke et St. Hagel, « The Auloi from Meroë : Preliminary Notes on the Conservation, Technical Examination, and Interpretation of a Cache of Ancient Musical Instruments », dans J. M. Daehner, K. Lapatin et A. Spinelli, *Artistry in Bronze. The Greeks and Their Legacy*, Malibu, J. Paul Getty Museum, 2017, chap. 45.

⁵⁷ R. Schneider, « L'inscription "trilingue" et l'inscription en "pseudo-sabéen" d'Ezana », *Journal of Ethiopian Studies* 29 (1996), pp. 1-3.

⁵⁸ OGIS 200.

⁵⁹ É. Bernard, « Nouvelles versions de la campagne du roi Ezana contre les Bedja », *ZPE* 45 (1982), pp. 105-114. Les erreurs d'orthographe sont un témoignage précieux de la prononciation : ὄτιναις = ὄτινες, ἀχρεις = ἄχρις et μαι = με.

του Ἄρεως, ἀτακτησάντων κατὰ καιρὸν τοῦ
 ἔθνους τῶν Βουγαιιτῶν ἀπεστίλαμεν τοὺς
 ἡμετέρους ἀδελφούς Σαζανᾶν κ(αί) τὸν Ἀδιφᾶν
 τούτους πολεμῆσαι καὶ παραδεδωκότων αὐ-
 τῶν ὑποτάξαντες αὐτοὺς ἤγαγον πρὸς ἡμᾶς
 μετὰ καὶ τοῦ ὄχλου αὐτῶν ὄλου καὶ τῶν θρεμμα-
 των, βοῶν, γριβ' καὶ προβάτων, ζσκδ' καὶ νω-
 τοφόρων χοζ', θρέψαντες αὐτοὺς βόεσιν τε
 καὶ ἐπισιτισμῶ ἀννῶν(ης), οἴν(ω) τε κ(αί) ὑδρομέλιτι,
 ζύτω κ(αί) ὑδρεύμασιν εἰς χορτασίαν ἐπὶ μῆνας
 τέσσαρας οἵτιναις ἦσαν τὸν ἀριθμὸν, δυκ',
 ἀνννευόμενοι καθ' ἑκάστην ἡμέραν ἄρτους
 σιτίλους μυ(ριάδας) β', β, ἄχρεις αὐτοὺς μετοικίσωμεν.
 τούτους οὖν ἐνεχθέντας πρὸς ἡμᾶς, δωρησά-
 μενοι αὐτοῖς πάντα τὰ ἐπιτήδια καὶ ἀμφιάσαν-
 τες, μετοικίσαντες αὐτοὺς κατεστήσαμεν ἰς τι-
 να τόπον τῆς ἡμετέρας χώρας καλούμενον
 Μάτλια καὶ ἐκελεύσαμεν αὐτοὺς πάλιν ἀννω-
 νεύεσθαι ἐπὶ τοῖς ἐκίσε τόποις, παρασχόμενοι
 ἐκάστῳ βασιλίσκῳ αὐτῶν βόας, δρο' ἢ
 ὡς γίνεσθαι τοῖς ἕξασιν βασιλίσκοις βόας μυ(ριάδας) β', ερμ'.
 ὑπὲρ δὲ εὐχαριστίας τοῦ μαι γεννήσαντος
 ἀνικῆτου Ἄρεως ἀνεθήκαμεν αὐτῷ ἀνδρι-
 ἄντα χρύσειον ἓνα κ(αί) ἀργύρειον ἓνα κ(αί) χαλκαίους
 τρίς καὶ ἀνέθηκα ταύτην τὴν στήλην καὶ παρε-
 θέμην αὐτὴν τῷ οὐρανῷ καὶ τῇ γῇ καὶ τῷ μαι
 γεννήσαντι ἀνικῆτῳ Ἄρείῳ· εἴ τις οὖν τοῦτον
 ἀδικῆσαι βουληθῆ, ἐξολεθρεύσει αὐτὸν ὁ θε[ός]
 τοῦ οὐρανοῦ καὶ τῆς γῆς ἐκριζῶν καὶ μὴ ὑπάρ-
 [χ]ῆ αὐτοῦ ὄνομα ἐν γῇ ζώντων· καὶ εὐχαρι<σ>-
 τήσαντες ἀνεθήκαμεν ἐπ' ἀγαθῶ· palme
 εὐθὺς ἀνεθήκαμεν δὲ τῷ ἀνικῆτῳ
 Ἄρείῳ COYATE καὶ BEΔIE.

« (Nous) Aeizanas, roi des Axomites, des Homérites et de Raeidan, des Éthiopiens, des Sabaei-
 tai et de Silee, de Tiamor, des Bougaeittoi et de Kasou, roi des rois, fils de l'invincible dieu Arès,
 alors que s'était revoltée en une occasion la tribu des Bougaeittoi, nous avons envoyé nos frères
 Saiazana et Adiphán leur faire la guerre, et une fois qu'ils se furent rendus, après qu'ils les eu-
 rent soumis, ils nous les ont amenés avec leur horde entière et leur bétail, 3112 bovins, 6224
 moutons et 677 bêtes de somme, en nourrissant avec les bovins, la provision de blé, du vin, de
 l'hydromel, de la bière, de l'eau à satiété, pendant quatre mois, ceux qui faisaient partie du
 nombre des 4400, approvisionnés chaque jour de 22.000 pains d'épeautre, jusqu'au moment où
 je les ai changés de résidence. Ces gens donc qui avaient été conduits jusqu'à nous, après les
 avoir gratifiés de tout ce qui leur était nécessaire, les avoir habillés et changés de résidence, nous
 les établîmes en un lieu de notre territoire appelé Matlia et nous ordonnâmes qu'ils fussent à
 nouveau approvisionnés dans ces endroits, en fournissant à chaque roitelet 4190 bovins, soit en
 sorte que les six roitelets aient 25140 bovins. En remerciement envers l'invincible Arès qui m'a
 engendré, nous lui avons consacré une statue d'or, une d'argent et trois de bronze, j'ai consacré
 cette stèle et je l'ai dédiée au ciel, à la terre et à Arès l'invincible qui m'a engendré. Si donc
 quelqu'un veut offenser ce dernier, qu'à sa ruine le mène le dieu du ciel et de la terre, radicale-
 ment, et que son nom ne subsiste plus sur la terre des vivants. Et en action de grâces nous avons
 consacré (cette stèle) pour le bien. Aussitôt, d'autre part, nous avons consacré à l'invincible Arès
 un SWT et un BDH. »

Arès continue d'être la référence de 'Ezana, ce qui permet d'exalter des qualités guerrières, mais c'est aussi et surtout le dieu dynastique des rois axoumites, connu sous le nom de Mahrem. Mais un autre dieu est mentionné, « le dieu du ciel et de la terre », θεός τοῦ οὐρανοῦ καὶ τῆς γῆς. É. Bernard pensait que ce pouvait être plutôt une périphrase pour désigner Arès, dans l'idée d'un chaînon manquant entre le polythéisme et le monothéisme de 'Ezana, qui aurait d'abord vénéré Arès plus qu'aucun autre dieu, pour y reconnaître *in fine* le dieu des Chrétiens. D'autres formules de l'inscription peuvent cependant se comprendre dans un contexte chrétien, en particulier « la terre des vivants », ἐν γῆ ζώντων, qui est clairement empruntée à la Septante⁶⁰. C'est la transcription bien connue d'une formule typiquement hébraïque. Il paraît donc opportun de reconnaître le Dieu des Chrétiens dans « le dieu du ciel et de la terre ». L'interprétation monothéiste de ce texte pourrait être confirmée par la représentation d'une palme sur la pierre. Quoi qu'il en soit, il ne faut pas se représenter la conversion de 'Ezana comme un événement révolutionnaire qui changerait toutes les habitudes : l'implantation du christianisme est un phénomène à penser progressivement et des pratiques cultuelles païennes et chrétiennes ont pu coexister pendant un temps⁶¹. Une autre inscription, dont nous n'avons que la version grecque, ne laisse aucun doute possible, car 'Ezana se place « dans la foi en Dieu et la puissance du Père, du Fils et du Saint Esprit », en « serviteur du Christ »⁶². C'est le moment de fondation de l'église orthodoxe éthiopienne Tewahedo.

Pour conclure ce parcours dans les inscriptions grecques jusqu'aux confins du monde hellénisé, il faut souligner l'incroyable expansion de la langue et de la culture grecques tout autour de la Méditerranée et bien au-delà à travers les âges, cette diffusion accompagnant généralement des conquêtes militaires. Mais les armes n'ont pas apporté que ruine et désolation, elles ont aussi contribué à diffuser un patrimoine mythologique, philosophique et symbolique. On ne saurait réduire ce phénomène à une simple juxtaposition de cultures dans une mosaïque de peuples divers : les hybridations sont nombreuses, car si le grec peut rendre compte de réalités qui lui sont complètement étrangères, il devient le lieu même où s'opèrent échanges et fusions qui sont au cœur de mondes émergents, du syncrétisme égypto-grec à la philosophie gréco-bouddhique, de l'érudition du poète Maximos aux acrostiches du soldat Maximos, au centre comme aux marges du monde romain. D'Alexandrie d'Arachosie à Alexandrie d'Égypte, les fondations hellénistiques constituent de véritables carrefours et servent de relais à la culture grecque par-delà les murs. Remontons une dernière fois le Nil jusqu'à Philae, en 7 av. J.-C., en compagnie d'un poète du nom de « Katilios dit Nikanor », comme le dit l'acrostiche de son poème⁶³. Il a à la fois un nom latin et un nom grec, mais il semble bien que le grec soit sa langue maternelle : outre qu'il compose en grec, seul son nom grec figure explicitement dans le poème. Mais l'acrostiche est un peu différent de tous ceux que nous avons rencontrés. En effet, il ne faut pas regarder la première lettre de chaque vers, mais les deux ou trois premières (c'est-à-dire en réalité chaque première syllabe), pour obtenir l'acrostiche. Mieux encore, le poète a fait en sorte que le son vocalique final (étant entendu que les diphtongues font parfois l'objet d'une diérèse) soit le même que celui de la première syllabe, créant ainsi un écho phonique entre le début et la fin de chaque vers. L'exercice ne s'est pas fait sans heurt, car la consigne implicite demandait de trouver un mot commençant par chacune

⁶⁰ Ps 26 et 141. La formule est abondamment reprise par les Pères de l'Église.

⁶¹ S. Uhlig, « Eine trilinguale 'Ezana-Inschrift », *Aethiopica* 4 (2001), pp. 7-31.

⁶² Fr. Anfray, A. Caquot et P. Nautin, « Une nouvelle inscription grecque d'Ézana, roi d'Axoum », *Journal des Savants* 1970, pp. 260-274.

⁶³ *Inscriptions de Philae* 143.

des syllabes sont le poète avait besoin. À la fin, il a échoué à trouver un mot commençant par ΡΟΣ, et il doit la solution à une boutade qui lui permet d'avoir le dernier mot, ou mieux, le mot de la fin :

κάμῃ τὸν εὐτέχνου φωτὸς στίχον, ὦ φίλε, βῆμα
τίμιον ἀμπαύσας ἔγμαθε καὶ χάρισαι
λιταῖς ἱστορίαις λιτὸν πόνον, οἷα πέπαιγμαι,
οὐ κενὰ μηνύων, οὐπὲρ ἔφυν γενέτου·
τοῦ δὲ καλοῦ πλώσας, φησί, ξένε, χεύματα Νείλου,
καιρὸν ἔχω φωνεῖν· χαίρετε πολλὰ, Φίλαι·
νικῶμαι πέτραις τε καὶ οὖρεσιν ὧ καταράκται·
κάγῳ ἔχω τεύχειν ἱστορικὴν σελίδα
νοστήσας, καὶ ἰδὼν Νικάνορα καὶ γένος· ἄλλο
ρος κατάλοιπον ἔχω· τοῦτο γάρ ἐστι τέλος.

« Arrête ta marche digne, mon ami, fais ma connaissance, moi le vers d'un habile mortel,
et accorde un peu d'effort à de simples histoires que j'ai obtenues par jeu,
sans révéler en vain qui m'a donné naissance.

Il dit : après avoir navigué sur les flots du beau Nil, ô étranger,
j'ai l'occasion de proclamer : plein de salutations, Philae !

Je suis vaincu par des pierres et des montagnes, ô cataractes !

Et moi je dois forger une pièce historique,

une fois de retour, et après avoir vu Nikanor et sa famille ; un autre
ros, voilà ce qui me reste; car c'est la fin. »